



LE CŒUR BATTANT

MARS 2018

✠ UNE MÉDITATION FRATERNELLE

✠ ASSOCIATION LIBANAISE DES CHEVALIERS DE MALTE

71

“ Si nous savons honorer le corps du Christ dans nos Seigneurs les pauvres et les malades, alors nous sommes plus à même de l'accueillir au cours du partage de l'Eucharistie. ”



PRIER AVEC LE SAINT-PÈRE AU MOIS DE MARS 2018

Intention Générale : *Pour l'évangélisation*

Formation ou discernement spirituel, prions pour que l'Église tout entière reconnaisse l'urgence de la formation au discernement spirituel, au niveau personnel et communautaire.



SOMMAIRE



1 ÉDITORIAL



2 UNE PAROLE
DU SEIGNEUR



3 MÉDITATION
ET PRIÈRE



20 MESSAGE DU PAPE
POUR LE CARÈME 2018



24 TUITIO FIDEI -
VIVRE L'APPEL DE DIEU
CHAQUE JOUR



26 OBSEQUIUM
PAUPERUM-
QU'EST CE QUE LA CHARITÉ?



30 LA VOCATION
RELIGIEUSE DANS
L'ORDRE DE MALTE



32 INTELLIGENCE
DE LA FOI
CE DIEU QUI ÉLIT LES GENS
SIMPLES



34 LE DISCERNEMENT
DE L'ESPRIT-II



38 LA LIBERTÉ DE
L'OBÉISSANCE - II -



42 BELLE ET DOUCE
MARIE



44 « PRIEZ SANS
RELÂCHE »

✠ ÉDITORIAL



chers Confrères,
Dames et Chevaliers de
l'Ordre souverain et hospitalier de saint Jean de
Jérusalem, de Rhodes et de Malte,

Le dépouillement est une « posture spirituelle » que nous avons à vivre tout au long de ce temps de Carême, dépouillement matériel aussi pour nous détacher de ce qui encombre notre Foi et être à même de vivre totalement et pleinement le temps de préparation à la Pâque du Seigneur, l'accompagner dans cette grande aventure qui est l'Amour total, l'Amour sans frontières, l'Amour sans conditions. Mais pour que ce cheminement soit solide et sincère, nous avons à « chasser les marchands du Temple », nous avons à restituer à notre temple intérieur le « Sacré » qu'il aura perdu lors d'une trop longue immersion dans le monde et dans sa « mondanité »... Retrouver le caractère sacré et l'identité profonde de l'Amour de Dieu pour l'homme, voilà ce que le dépouillement peut nous aider à réaliser. « Ce dépouillement est un vide plein de la présence de Dieu* ». Faisons le vide en nous et laissons le Seigneur nous remplir de sa présence et de son message ; nous aurons alors réussi à remettre au centre de notre vie, l'essentiel ! Recentrer notre vie sur le Christ et son message est un voyage qui peut commencer aujourd'hui à la lumière de ce temps de Carême et de questionnement intérieur ; pour mieux être à même de rencontrer le Ressuscité et sa lumière, rencontre que nous avons à expérimenter dans la présence et le service de chacun de nos Seigneurs les Pauvres et les Malades.

■ Prenons ce temps pour effacer notre « moi » et dire comme saint Paul dans sa lettre aux Galates : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Ce que je vis aujourd'hui dans la chair, je le vis dans la Foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi » (Galates 2:20).

***Bonne fin de Carême et bon dépouillement à toutes et à tous !
Avant que la lumière de la Résurrection, ne pointe à l'horizon
de notre Foi !***

Fra' Jean-Louis

** Michel Steinmetz, prêtre du diocèse de Strasbourg*



DIMANCHE 4 MARS 2018
3^{ème} DIMANCHE DE CARÊME - B

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN – JN 2, 13-25



« La prophétie du Temple relevé en trois jours »

13 Comme la Pâque juive était proche, Jésus monta à Jérusalem.

14 Dans le Temple, il trouva installés les marchands de bœufs, de brebis et de colombes, et les changeurs.

15 Il fit un fouet avec des cordes, et les chassa tous du Temple, ainsi que les brebis et les bœufs ; il jeta par terre la monnaie des changeurs, renversa leurs comptoirs,

16 et dit aux marchands de colombes : « Enlevez cela d'ici. Cessez de faire de la maison de mon Père une maison de commerce. »

17 Ses disciples se rappelèrent qu'il est écrit : L'amour de ta maison fera mon tourment.

18 Des Juifs l'interpellèrent : « Quel signe peux-tu nous donner pour agir ainsi ? »

19 Jésus leur répondit : « Détruisez ce sanctuaire, et en trois jours je le relèverai. »

20 Les Juifs lui répliquèrent : « Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce sanctuaire, et toi, en trois jours tu le relèverais ! »

21 Mais lui parlait du sanctuaire de son corps.

22 Aussi, quand il se réveilla d'entre les morts, ses disciples se rappelèrent qu'il avait dit cela ; ils crurent à l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite.

23 Pendant qu'il était à Jérusalem pour la fête de la Pâque, beaucoup crurent en son nom, à la vue des signes qu'il accomplissait.

24 Jésus, lui, ne se fiait pas à eux, parce qu'il les connaissait tous

25 et n'avait besoin d'aucun témoignage sur l'homme ; lui-même, en effet, connaissait ce qu'il y a dans l'homme.



DIMANCHE 4 MARS 2018
3^{ème} DIMANCHE DE CARÊME - B

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN – JN 2, 13-25

C'est entendu. Le comportement du charpentier de Nazareth est surprenant. Il y a des siècles qu'on trouve sur l'esplanade du Temple des marchands d'animaux. Quand on vient en pèlerinage à Jérusalem, parfois de très loin, on s'attend bien à trouver sur place des bêtes à acheter pour les offrir en sacrifice. Quant aux changeurs de monnaie, on en a besoin aussi : on est sous occupation romaine, et les pièces frappées à l'effigie de l'empereur sont indignes de figurer à la quête ! Et pourtant, en ville, elles sont indispensables. Donc, en arrivant au Temple, on change ce qu'il faut contre de la monnaie juive... Alors, qu'est-ce qui lui prend ? Comme souvent, il agit d'abord, il explique ensuite, mais on ne comprend pas bien, sinon pas du tout. On comprendra plus tard : « Quand il ressuscita d'entre les morts, ses disciples se rappelèrent qu'il avait dit cela ; ils crurent aux prophéties de l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite » (verset 22). Et encore, tout le monde ne comprendra pas...

Pour l'instant, la violence de Jésus est inattendue, ses paroles encore plus ! En parlant du Temple de Jérusalem, il ose dire « la maison de mon Père ». Et le reproche qu'il fait aux vendeurs (« Ne faites pas de la maison de

mon Père une maison de trafic ») laisse entendre qu'il se prend pour un prophète. Jérémie avait lancé : « Cette maison sur laquelle mon Nom a été proclamé, la prenez-vous donc pour une caverne de bandits ? » (Jr 7, 11). Pire, il se prend carrément pour le Messie, car le prophète Zacharie avait annoncé : « Il n'y aura plus de marchands dans la Maison du Seigneur le tout-puissant en ce jour-là » (sous-entendu le jour de la venue du Messie ; Za 14, 10).

Devant cette prétention, il y a deux attitudes possibles : ouvrir grandes ses oreilles pour essayer de comprendre (c'est ce que font les disciples), ou bien remettre ce prétentieux, ce faux messie à sa place (c'est l'attitude de ceux que Jean appelle les Juifs). En réalité, ils sont tous juifs, mais certains ont déjà vu Jésus à l'œuvre : ils l'ont rencontré au bord du Jourdain, au moment de son baptême, ils ont entendu le témoignage de Jean-Baptiste à son sujet, et surtout ils étaient aux noces de Cana avec lui. Ils ont assisté à ce premier miracle. Voici comment Jean terminait son récit : « Tel fut, à Cana de Galilée, le commencement des signes de Jésus. Il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui » (2, 11). Ensuite, ils étaient allés passer quelques jours avec lui à Capharnaüm et les voilà à Jérusalem pour la fête de la Pâque.

C'est donc dans cette ambiance de préparation de la Pâque, alors que, déjà à plusieurs reprises, ils ont pressenti que Jésus était bien le Messie, qu'ils se rendent avec lui au Temple de Jérusalem. Aussitôt, ils reconnaissent dans l'attitude de Jésus un geste prophétique et une phrase du psaume 69 (68) leur revient spontanément à la mémoire : « Le zèle de ta maison m'a dévoré » qui est la plainte de celui qui est persécuté à cause de sa foi : « Dieu d'Israël, c'est à cause de toi que je supporte l'insulte, que le déshonneur couvre mon visage, et que je suis un étranger pour mes frères, un inconnu pour les fils de ma mère. Oui, le zèle pour ta maison m'a dévoré ; ils t'insultent et leurs insultes retombent sur moi » (Ps 69, 8-10). Le psaume parle au passé : « Le zèle pour ta maison m'a dévoré », alors que Jean reprend cette phrase, au futur : « Le zèle de ta maison me dévorera. » Manière d'annoncer la persécution qui attend Jésus et qui commence déjà d'ailleurs ! Nous sommes encore au tout début de l'évangile de Jean, mais le procès de Jésus est déjà esquissé.

Car ceux que Jean appelle les Juifs n'ont pas, à son égard, la même bienveillance que les disciples. Pour eux, il n'est rien qu'un Galiléen (et peut-il sortir quelque chose de bon de par là-bas ?) et il se permet de critiquer les pratiques habituelles du Temple.

Soyons justes : ils n'ont pas forcément tort de lui demander de se justifier... « Quel signe peux-tu nous donner pour justifier ce que tu fais là ? » La réponse de Jésus deviendra lumineuse pour les croyants après la Résurrection : « Détruisez ce Temple, et en trois jours je le relèverai. » Pour l'instant, c'est le quiproquo total : « Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce Temple, et toi, en trois jours, tu le relèverais ? » En bonne logique, on ne peut pas leur donner tort : un homme tout seul ne peut évidemment pas entreprendre des travaux pareils ! Il ne peut y arriver ni en trois jours, ni en quarante-six ans, ni en toute une vie !

Et encore, quand ils comptent quarante-six ans, les Juifs ne parlent pas de la construction du temple à partir de rien ! Ils parlent des travaux de restauration entrepris par Hérode. En réalité, le Temple détruit par Nabuchodonosor en 587 av. J.-C. avait été rebâti à l'identique au retour de l'Exil et dédié en 515. On l'appelait le second Temple ; l'historien Flavius Josèphe raconte que le roi Hérode a débuté ses travaux d'agrandissement et de décoration en 19 av. J.-C. et nous sommes probablement en 27 de notre ère. Ce Temple magnifique - désormais respecté de tous, parce qu'il est le signe manifeste de la présence de Dieu au milieu de son peuple -, ce Temple n'attend rien du charpentier de Nazareth. Avec son histoire de trois jours, il est un peu court...

Encore que... pour un juif, habitué de l'Écriture, trois jours c'était un chiffre dont on parlait souvent : c'était habituellement le temps nécessaire pour se préparer à rencontrer Dieu. On lit cela dans le livre de l'Exode, par exemple. Or, le livre de l'Exode, ces juifs le connaissaient sur le bout des doigts, sûrement ! Oui, mais... les prophètes, on a l'habitude qu'ils parlent comme cela, de façon énigmatique, symbolique... Toutefois lui, évidemment, ce n'est pas un prophète !

Tout le problème est là, d'après Jean, et s'il a placé cet épisode du Temple au début du ministère public de Jésus alors que les trois autres évangiles le placent, au contraire, tout à la fin, c'est peut-être pour nous alerter : il y a des a priori qui empêchent Dieu de parler. Les disciples n'avaient pas de ces a priori, ils ont pu accompagner Jésus pas à pas et le découvrir peu à peu ; au contraire, ses opposants se sont enfermés dans leurs certitudes. Ils sont, du coup, passés à côté de cette révélation extraordinaire, qu'ils attendaient pourtant de tout leur cœur : la présence de Dieu n'est pas dans une construction de pierre, mais au cœur même de l'humanité, dans le corps du Ressuscité.



DIMANCHE 11 MARS 2018
4^{ème} DIMANCHE DE CARÈME - B

**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON
 SAINT JEAN – JN 3, 14-21**

« Dieu a envoyé son Fils pour sauver le monde »

14 De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé,

15 afin qu'en lui tout homme qui croit ait la vie éternelle.

16 Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique,

afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle.

17 Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde soit sauvé.

18 Celui qui croit en lui échappe au Jugement ; celui qui ne croit pas est déjà jugé, du fait qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.

19 Et le Jugement, le voici :

la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.

20 Celui qui fait le mal déteste la lumière : il ne vient pas à la lumière,

de peur que ses œuvres ne soient dénoncées ;

21 mais celui qui fait la vérité vient à la lumière, pour qu'il soit manifeste que ses œuvres ont été accomplies en union avec Dieu. »



DIEU A TANT AIMÉ LE MONDE QU'IL A DONNÉ SON FILS UNIQUE, AFIN QUE QUICONQUE CROIT EN LUI NE PÉRISSE POINT, MAIS QU'IL AIT LA VIE ÉTERNELLE.



DIMANCHE 11 MARS 2018
4^{ème} DIMANCHE DE CARÈME - B

**MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON
 SAINT JEAN – JN 3, 14-21**

L'une des surprises de ce texte, certainement, c'est la difficulté qu'il représente pour nous. Pour présenter son propre mystère, Jésus utilise une image très connue de ses interlocuteurs, celle du serpent de bronze. C'est une allusion à un épisode célèbre de l'histoire du peuple au désert, mais cet événement nous est à peu près inconnu et, de toute façon, difficile à comprendre dans notre culture actuelle. Quand Jésus utilise une comparaison, c'est bien évidemment pour aider ses interlocuteurs, mais les temps ont changé et ce qui pouvait éclairer ses contemporains ne nous éclaire pas nécessairement 2000 ans plus tard.

Rappelons-nous donc l'épisode du serpent de bronze. Cela se passe dans le désert du Sinaï pendant l'Exode à la suite de Moïse. Les Hébreux sont assaillis par des serpents venimeux, et comme ils n'ont pas la conscience très tranquille (parce qu'une fois de plus ils ont « récriminé », comme dit souvent le livre de l'Exode), ils sont convaincus que c'est une punition du Dieu de Moïse. Ils vont donc supplier celui-ci d'intercéder pour eux : « Le peuple vint trouver Moïse en disant : « Nous avons péché en critiquant le Seigneur et en te critiquant ; intercède auprès du Seigneur pour qu'il éloigne de nous les serpents ! » Moïse intercèda pour le peuple et le Seigneur lui dit : « Fais faire un serpent brûlant (c'est-à-dire venimeux) et fixe-le à une hampe : quiconque aura été mordu et le regardera aura la vie sauve. » Moïse fit un serpent d'airain et le fixa à une hampe ; et lorsqu'un serpent mordait un homme, celui-ci regardait le serpent d'airain et il avait la vie sauve » (Nb 21, 7-9).

À première vue, nous sommes en pleine magie. En fait, c'est juste le contraire. Moïse transforme ce qui était jusqu'ici un acte magique en acte de foi ; la coutume d'adorer un dieu guérisseur existait bien avant Moïse, ce dieu était représenté par un serpent de bronze enroulé autour d'une perche. Une fois de plus, comme il l'a fait pour des quantités de rites, Moïse ne brusque pas le peuple, il ne part pas en guerre contre leurs coutumes. Il leur dit : Faites bien tout comme vous avez l'habitude de faire, mais ne vous trompez pas de dieu, il n'existe qu'un seul Dieu, celui qui vous a libérés d'Égypte. Faites-vous un serpent, et regardez-le (en langage biblique, « regarder » veut dire « adorer ») ; mais sachez que celui qui vous guérit, c'est le Seigneur, ce n'est pas le serpent. Quand vous regardez le serpent, que votre adoration s'adresse au Dieu de l'Alliance et à personne d'autre, surtout pas à un objet sorti de vos mains.

Jésus reprend cet exemple à son propre compte : « De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit obtienne par lui la vie éternelle. » De la même manière qu'il suffisait de lever les yeux avec foi vers le Dieu de l'Alliance pour être guéri physiquement, désormais, il suffit de lever les yeux avec foi vers le Christ en croix pour obtenir la guérison intérieure. C'est le même Jean qui dira, au moment de la crucifixion du Christ : « Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé » (Jn 19, 37). Ils « lèveront les yeux », cela veut dire « ils croiront en lui, ils reconnaîtront en lui l'amour même de Dieu ».

À nouveau, Jean insiste sur la foi : comme dit Paul, c'est la grâce qui sauve, ce n'est pas la foi. Mais nous restons libres. Face à la proposition d'amour de Dieu, notre réponse peut être celle de l'accueil (ce que Jean appelle la foi) ou du refus ; comme il le dit dans le Prologue de son évangile : « Le Verbe était la vraie lumière qui, en venant dans le monde, illumine tout homme. Il était dans le monde, et le monde fut par lui, et le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu dans son propre bien et les siens ne l'ont pas accueilli. Mais à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jn 1, 9-12). Dans le texte d'aujourd'hui, il reprend ce thème avec force : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique : ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas, mais il obtiendra la vie éternelle. » À noter que le mot « croire » revient cinq fois dans ce passage.

Mais en même temps que Jésus fait un rapprochement entre le serpent de bronze élevé dans le désert et sa propre élévation sur la croix, il manifeste le saut formidable entre l'Ancien et le Nouveau Testaments. Jésus accomplit, certes, mais tout en lui prend une nouvelle dimension.

Tout d'abord, dans le désert, seul le peuple de l'Alliance était concerné ; en Jésus, c'est tout homme, c'est le monde entier qui est invité à croire pour vivre. Deux fois il répète : « Tout homme qui croit en lui obtiendra la vie éternelle. » Ensuite, il ne s'agit plus de guérison extérieure, il s'agit de la conversion de l'homme en profondeur ; quand Jean, au moment de la crucifixion du Christ, écrit : « Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé » (Jn 19, 37), il cite une phrase du prophète Zacharie qui dit bien en quoi consiste cette transformation de l'homme, ce salut que Jésus nous apporte : « Ce jour-là, je répandrai sur la maison de David, et sur l'habitant de Jérusalem, un esprit de bonne volonté et de supplication. Alors ils regarderont vers moi, celui qu'ils ont transpercé » (Za 12, 10). L'esprit de bonne volonté et de supplication, c'est tout le contraire des récriminations du désert, c'est l'homme enfin convaincu de l'amour de Dieu pour lui.

Visiblement, pour la première génération chrétienne, la croix était regardée non comme un instrument de supplice, mais comme la plus belle preuve de l'amour de Dieu. Comme dit Paul : « Nous prêchons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens... Mais ce Messie est puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes » (1 Co 1, 23-25).

Il y a donc deux manières de regarder la croix du Christ : elle est, c'est vrai, la preuve de la haine et de la cruauté de l'homme, mais elle est bien plus encore l'emblème de la douceur et du pardon du Christ ; il accepte de la subir pour nous montrer jusqu'où va l'amour de Dieu pour l'humanité. La croix est le lieu même de la manifestation de l'amour de Dieu : « Qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14, 9). Sur le Christ en croix, nous lisons la tendresse de Dieu, quelle que soit la haine des hommes. Et cet amour est contagieux : en le regardant, nous nous mettons à le refléter. Toujours selon Paul, dans la deuxième lettre aux Corinthiens : « Et nous tous qui, le visage dévoilé, reflétons la gloire du Seigneur, nous sommes transfigurés en cette même image, avec une gloire toujours plus grande, par le Seigneur qui est Esprit » (2 Co 3, 18). Cet Esprit qui nous transforme au point de nous faire appeler Dieu « Abba, Père ».



DIMANCHE 18 MARS 2018
5^{ème} DIMANCHE DE CARÊME -B

**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST
 SELON SAINT JEAN – JN 12, 20-33**



« *Jésus voit arriver son heure* »

20 Il y avait quelques Grecs parmi ceux qui étaient montés à Jérusalem pour adorer Dieu pendant la fête de la Pâque.

21 Ils abordèrent Philippe, qui était de Bethsaïde en Galilée, et lui firent cette demande : « Nous voudrions voir Jésus. »

22 Philippe va le dire à André, et tous deux vont le dire à Jésus.

23 Alors Jésus leur déclare :

« L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié.

24 Amen, amen, je vous le dis :

si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.

25 Qui aime sa vie la perd ;

qui s'en détache en ce monde la gardera pour la vie éternelle.

26 Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive ;

et là où moi je suis, là aussi sera mon serviteur.

Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera.

27 Maintenant mon âme est bouleversée.

Que vais-je dire ? « Père, sauve-moi de cette heure » ?

Mais non ! C'est pour cela que je suis parvenu à cette heure-ci !

28 Père, glorifie ton nom ! »

Alors, du ciel vint une voix qui disait :

« Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. »

29 En l'entendant, la foule qui se tenait là disait

que c'était un coup de tonnerre.

D'autres disaient : « C'est un ange qui lui a parlé. »

30 Mais Jésus leur répondit :

« Ce n'est pas pour moi qu'il y a eu cette voix, mais pour vous.

31 Maintenant a lieu le jugement de ce monde ;

maintenant le prince de ce monde va être jeté dehors ;

32 et moi, quand j'aurai été élevé de terre,

j'attirerai à moi tous les hommes. »

33 Il signifiait par là de quel genre de mort il allait mourir.



DIMANCHE 18 MARS 2018
5^{ème} DIMANCHE DE CARÊME -B

**MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON
 SAINT JEAN – JN 12, 20-33**

Nous sommes dans les derniers jours avant la fête de la Pâque à Jérusalem. Il y a de quoi inquiéter les autorités: Jésus a fait ces jours-ci une entrée triomphale dans la ville, le peuple a crié « Hosanna » sur son passage, comme on faisait dans les grandes cérémonies pour acclamer la promesse du Messie. C'est sûr, la foule le prend pour le Messie. Et saint Jean raconte que les pharisiens se sont dit les uns aux autres : « Vous le voyez, vous n'arriverez à rien : voilà que le monde se met à sa suite. »

Et, comme pour leur donner raison, des Grecs se présentent juste à ce moment-là et s'adressent à ses disciples: « Nous voudrions voir Jésus » ; pas seulement l'apercevoir, mais le rencontrer, lui parler.

Ils sont « montés à Jérusalem », comme on dit, parce que Jérusalem est à 800 m d'altitude et ils y sont venus en pèlerins pour « adorer Dieu durant la Pâque » ; en même temps ils souhaitent approcher Jésus. Ils ne savent pas

à quel point ils ont raison : c'est en rencontrant Jésus qu'ils accompliront leur meilleure démarche d'adoration de Dieu. Mais, bien sûr, ils ne le savent pas encore : Jésus, lui, fait le rapprochement. Ses disciples viennent lui dire que des Grecs souhaitent le voir et il répond : « L'heure est venue pour le Fils de l'homme d'être glorifié », c'est-à-dire révélé comme Dieu.

Le mot « glorifier » revient plusieurs fois dans ce texte. Mot difficile pour nous, parce que, dans notre langage courant, la gloire évoque quelque chose qui n'a rien à voir avec Dieu. Pour nous, la gloire, c'est le prestige, l'auréole qui entoure une vedette, sa célébrité. Dans la Bible, la gloire de Dieu, c'est sa présence. Une présence rayonnante comme le feu du Buisson ardent où Dieu s'est révélé à Moïse (Ex 3). Et alors le mot « glorifier » veut dire tout simplement « révéler la présence de Dieu ». Quand Jésus dit « Père, glorifie ton nom », on peut traduire « fais-toi connaître, révèle-toi tel que tu es, révèle-toi comme Dieu d'amour », comme le Père très aimant qui a conclu avec l'humanité une Alliance d'amour. Parce que c'est cela, finalement, le salut, le bonheur de l'homme ; il nous a appris que c'est la première chose à demander dans la prière : « Que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite », en d'autres termes, « que tu sois reconnu comme le Dieu d'amour et que vienne ton règne d'amour »... Jésus s'est incarné pour cela. Quelques jours plus tard, au cours de son interrogatoire par Pilate, il dira : « Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité » (Jn 18, 37).

Comment se fait-il que nous ayons tant de mal à entendre cette vérité pourtant merveilleuse et si simple ? Notre grand problème, c'est que nous ne connaissons pas Dieu tel qu'il est. Nous avons des quantités d'idées sur lui, mais beaucoup d'idées fausses ! Jésus, lui, connaît son Père. Et son souhait, c'est que, à notre tour, nous connaissions Dieu tel qu'il est et non tel que nous l'imaginons. Connaître Dieu tel qu'il est, c'est savoir qu'il est le Dieu d'amour et de miséricorde. Pour aller jusqu'au bout de cette révélation, Jésus a accepté de subir la Passion et la croix. Au moment d'aborder cette heure décisive, l'évangile que nous lisons aujourd'hui nous dit bien les sentiments qui habitent Jésus : l'angoisse, la confiance, la certitude de la victoire.

L'angoisse. « Maintenant, je suis bouleversé », « Dirai-je Père, délivre-moi de cette heure ? ». On a là chez saint Jean, l'écho de Gethsémani : le même aveu de souffrance du Christ, son désir d'échapper à la mort. « Père, si tu veux, éloigne cette coupe loin de moi ! » - La confiance. À Gethsémani, « cependant, que ta volonté soit faite, et non la mienne ! » (Lc 22, 42) ; ici, chez Jean : « Mais non ! C'est pour cela que je suis parvenu à cette heure-ci », et aussi cette certitude que « si le grain de blé meurt, il portera du fruit », au sens où, de sa mort, un peuple nouveau va naître. « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il donne beaucoup de fruits. » À l'heure extrême où il est bouleversé, où il aborde la Passion « avec un grand cri et dans les larmes » (comme dit la lettre aux Hébreux), Jésus peut continuer à dire « que ta volonté soit faite » en toute confiance : il sait que, de cette mort, Dieu fera surgir la vie pour tous. « Enfin, la victoire. » « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi »... « Le prince de ce monde va être jeté dehors. » Dans ces deux phrases apparemment dissemblables, c'est de la même victoire qu'il s'agit : celle de la vérité, celle de la révélation de Dieu. Le prince de ce monde, justement, c'est celui qui, depuis le jardin de la Genèse, nous bourre la tête d'idées fausses sur Dieu. Au contraire, en contemplant la croix du Christ, qui nous dit jusqu'où va l'amour de Dieu pour l'humanité, nous ne pouvons qu'être attirés par lui. La voilà, la preuve de l'amour de Dieu : le Fils accepte de mourir de la main des hommes, le Père exauce sa prière. « Père, pardonne-leur... »

Désormais, en levant les yeux vers la croix, nous y lisons non un instrument de haine et de douleur, mais l'instrument du triomphe de l'amour. Il était venu pour rendre témoignage à la vérité, l'heure est venue, la mission est accomplie.

Quand Jésus a prié « Père, glorifie ton nom », saint Jean nous dit qu'une voix vint du ciel qui disait : « Je l'ai glorifié (mon nom) et je le glorifierai encore. » Nous sommes à la fin de l'évangile de Jean : toute la révélation de l'Ancien Testament avait déjà fait découvrir au peuple élu le vrai visage de Dieu, et puis toute la vie de Jésus avait donné à voir sur un visage et dans des gestes d'homme la réalité de l'amour et de la tendresse de Dieu. C'est toute cette longue pédagogie biblique qui est résumée dans cette expression « J'ai glorifié mon nom », c'est-à-dire « je vous ai révélé la vérité de mon être » ; « et je le glorifierai encore », cela veut dire que maintenant l'heure est venue où en regardant le crucifié, vous découvrirez jusqu'où va l'amour insondable de la Trinité. Et toute cette pédagogie de révélation n'a qu'un seul but : que l'humanité entende enfin la Bonne Nouvelle de l'amour de Dieu. « C'est pour vous, dit Jésus, que cette voix s'est fait entendre. »



19 MARS 2018
SAINT JOSEPH

**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON
SAINT MATTHIEU 1, 16. 18-21. 24A**



16 Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle fut engendré Jésus, que l'on appelle Christ.

18 Or, voici comment fut engendré Jésus-Christ : Marie, sa mère, avait été accordée en mariage à Joseph ; avant qu'ils aient habité ensemble, elle fut enceinte par l'action de l'Esprit saint.

19 Joseph, son époux, qui était un homme juste, et ne voulait pas la dénoncer publiquement, décida de la renvoyer en secret.

20 Comme il avait formé ce projet, voici que l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit :

« Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse, puisque l'enfant qui est engendré en elle vient de l'Esprit saint ;

21 elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus (c'est-à-dire : Le-Seigneur-sauve), car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. »

24 Quand Joseph se réveilla, il fit ce que l'ange du Seigneur lui avait prescrit : Il prit chez lui son épouse.



19 MARS 2018
SAINT JOSEPH

**MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON
SAINT MATTHIEU 1, 16. 18-21. 24A**

Saint Matthieu débute son évangile par l'entête « Livre de la genèse de Jésus-Christ » et il retrace une longue généalogie qui montre bien que Joseph est de la descendance de David. Puis il nous raconte la naissance de Jésus : c'est notre texte d'aujourd'hui. En réalité, le récit de la naissance elle-même n'occupe pas plus d'une ligne ; c'est Joseph qui est au centre.

Je reprends les premiers mots de ce récit : « Voici quelle fut l'origine de Jésus-Christ. » En fait, Matthieu emploie le mot genèse : « Du Christ Jésus, telle fut la genèse. » Ce n'est évidemment pas un hasard si Matthieu emploie deux fois ce mot genèse, le même qui avait été employé pour la descendance d'Adam au chapitre 5 du livre de la Genèse : « Voici le livre de la genèse d'Adam. » En reprenant ce mot, Matthieu veut sûrement dire que Jésus récapitule en lui toute l'histoire humaine. Paul dirait : « Il est le nouvel Adam. »

Le dernier verset de la généalogie, chez Matthieu, dit : « Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, que l'on appelle Christ. » Ce verset montre bien la rupture dans la généalogie : la formule habituelle serait « Joseph engendra Jésus » et Jésus serait automatiquement de la lignée

de David. Mais ici, pour que Jésus soit inscrit dans cette lignée, il faut qu'il soit adopté par Joseph : déjà le Fils de Dieu est livré aux mains des hommes, le dessein de Dieu est suspendu à l'acceptation, au bon vouloir d'un homme, Joseph. C'est dire l'importance de notre récit pour Matthieu. Or nous connaissons bien le récit de l'Annonciation (dans l'évangile de Luc), « l'annonce faite à Marie », comme dirait Claudel : il a inspiré d'innombrables œuvres d'art, tableaux, sculptures, vitraux... Mais curieusement, « l'annonce faite par l'ange à Joseph » a inspiré beaucoup moins d'artistes. Et pourtant, cette acceptation libre d'un homme juste conditionne le début de l'histoire humaine de Jésus. Matthieu y insiste encore: lorsque l'ange s'adresse à Joseph, il l'intitule fils de David. Les paroles suivantes soulignent le mystère de la filiation de Jésus : engendré par l'Esprit saint et non par Joseph, il sera cependant reconnu comme son fils : « Ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse » signifie que Jésus sera introduit dans sa maison ; d'autre part, c'est Joseph lui-même qui confèrera à Jésus son nom.

À propos de ce nom de Jésus, Matthieu en donne le sens : « Jésus veut dire le Seigneur sauve » et il explique « car c'est lui qui sauvera le peuple de ses péchés ». Précision intéressante : le peuple juif attendait impatiemment le Messie et pas seulement un Messie politique qui le libérerait de l'occupation romaine. Nous avons déjà eu l'occasion de parler de cette attente messianique: on attendait un roi, un leader politique, c'est vrai, de la descendance de David, c'est également vrai, et c'est lui qui devait restaurer la royauté en Israël. Mais on attendait, aussi et surtout, l'avènement du monde nouveau, de la création nouvelle, dans la justice et la paix pour tous. Il y a tout cela dans le nom de Jésus, tel que Matthieu le comprend : « C'est lui qui sauvera le peuple de ses péchés. »

Je reviens sur la phrase « l'enfant qui est engendré en Marie vient de l'Esprit saint ». Nous possédons deux textes sur la conception virginale de Jésus : ce passage de l'annonce à Joseph dans l'évangile de Matthieu et le parallèle de l'annonce à Marie chez Luc. La tradition de l'Église nous enseigne que les Écritures, y compris le Nouveau Testament, sont inspirées par l'Esprit saint. La conception virginale de Jésus est donc un article de foi. Bien évidemment, il ne s'agit pas de prétendre comprendre ici ni le pourquoi ni le comment de cette volonté souveraine de Dieu ; nous pouvons seulement nous émerveiller de ce plan qui fait de Jésus à la fois un homme né d'une femme, venu au monde comme tout le monde si j'ose dire... descendant de David par le bon vouloir de Joseph, et en même temps Fils unique de Dieu, conçu de l'Esprit saint. C'est très exactement ce que disait Paul dans le passage de sa lettre aux Romains ci-dessus.

Je reprends le texte : Matthieu cite les Écritures, et justement la promesse du prophète Isaïe à Acaz que nous avons entendue dans la première lecture : « Voici que la Vierge concevra et elle mettra au monde un fils auquel on donnera le nom d'Emmanuel qui signifie Dieu-avec-nous. » Vous avez remarqué sûrement le caractère un peu surprenant de ce rapprochement. On a presque envie de demander : « Finalement, il s'appelle comment? Jésus ou Emmanuel ? » Bien évidemment, c'est le but de Matthieu et la réponse, il nous la donnera à la fin de son évangile. Cet enfant s'est appelé Jésus, nous le savons bien (ce qui veut dire « le Seigneur sauve son peuple de ses péchés »), mais quand il quittera les siens, il leur dira « je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps » (ce qui est la traduction d'Emmanuel). Être sauvé de ses péchés, c'est tout simplement savoir que Dieu est avec nous, ne plus jamais douter qu'il est avec nous et « vivre en sa présence », comme le dit le prophète Michée. C'est ce qu'a fait Joseph justement. Dans le récit de la Visitation qui nous est rapporté par l'évangile de Luc, Élisabeth dit à Marie : « Bienheureuse celle qui a cru ; ce qui lui a été dit de la part du Seigneur s'accomplira. » Ici, on est tenté de reprendre ces mêmes mots pour les appliquer à Joseph : bienheureux Joseph qui a cru ; grâce à lui, Dieu a pu accomplir son dessein de salut.



**DIMANCHE 25 MARS 2018 - DIMANCHE DES
RAMEAUX ET DE LA PASSION DU SEIGNEUR - B**

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC – MC 15, 1-39

« *Jésus donne librement sa vie* »

15, 1 Dès le matin, les chefs des prêtres convoquèrent les anciens et les scribes, et tout le grand conseil. Puis ils enchaînèrent Jésus et l'emmenèrent pour le livrer à Pilate.

2 Celui-ci l'interrogea :

« Es-tu le roi des Juifs ? » Jésus répond : « C'est toi qui le dis. »

3 Les chefs des prêtres multiplièrent contre lui les accusations.

4 Pilate lui demandait à nouveau : « Tu ne réponds rien ? Vois toutes les accusations qu'ils portent contre toi. »

5 Mais Jésus ne répondit plus rien, si bien que Pilate s'en étonnait.

6 À chaque fête de Pâque, il relâchait un prisonnier, celui que la foule demandait.

7 Or, il y avait en prison un dénommé Barabbas, arrêté avec des émeutiers pour avoir tué un homme lors de l'émeute.

8 La foule monta donc, et se mit à demander à Pilate la grâce qu'il accordait d'habitude.

9 Pilate leur répondit : « Voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ? »

10 (Il se rendait bien compte que c'était par jalousie que les chefs des prêtres l'avaient livré.)

11 Ces derniers excitèrent la foule à demander plutôt la grâce de Barabbas.

12 Et comme Pilate reprenait : « Que ferai-je donc de celui que vous appelez le roi des Juifs ? »

13 ils crièrent de nouveau : « Crucifie-le ! »

14 Pilate leur disait : « Qu'a-t-il donc fait de mal ? » Mais ils crièrent encore plus fort : « Crucifie-le ! »

15 Pilate, voulant contenter la foule, relâcha Barabbas.

Et après avoir fait flageller Jésus, il le livra pour qu'il soit crucifié.

16 Les soldats l'emmenèrent à l'intérieur du Prétoire, c'est-à-dire dans le palais du gouverneur. Ils appellent toute la garde,

17 ils lui mettent un manteau rouge, et lui posent sur la tête une couronne d'épines qu'ils ont tressée.

18 Puis ils se mirent à lui faire des révérences : « Salut, roi des Juifs. »

19 Ils lui frappaient la tête avec un roseau, crachaient sur lui, et s'agenouillaient pour lui rendre hommage.

20 Quand ils se furent bien moqués de lui, ils lui ôtèrent le manteau rouge, et lui remirent ses vêtements. Puis ils l'emmenèrent pour le crucifier,

21 et ils réquisitionnent, pour porter la croix,

un passant, Simon de Cyrène, le père d'Alexandre et de Rufus, qui revenait des champs.

22 Et ils amènent Jésus à l'endroit appelé Golgotha, c'est-à-dire Lieu du Crâne ou Calvaire.

23 Ils lui offraient du vin aromatisé de myrrhe ; mais il n'en prit pas.

24 Alors ils le crucifient, puis se partagent ses vêtements, en tirant au sort pour savoir la part de chacun.

25 Il était neuf heures lorsqu'on le crucifia.

26 L'inscription indiquant le motif de sa condamnation portait ces mots : « Le roi des Juifs. »

27 Avec lui on crucifie deux bandits, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

29 Les passants l'injuriaient en hochant la tête : « Hé ! toi qui détruis le Temple et le rebâties en trois jours,

30 sauve-toi toi-même, descends de la croix ! »

31 De même, les chefs des prêtres se moquaient de lui avec les scribes, en disant entre eux :

« Il en a sauvé d'autres, et il ne peut pas se sauver lui-même ! »

32 Que le Messie, le roi d'Israël, descende maintenant de la croix ; alors nous verrons et nous croirons. » Même ceux qui étaient crucifiés avec lui l'insultaient.

33 Quand arriva l'heure de midi, il y eut des ténèbres sur toute la terre jusque vers trois heures.

34 Et à trois heures, Jésus cria d'une voix forte : « Eloï, Eloï, lama sabactani ? » ce qui veut dire :

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

35 Quelques-uns de ceux qui étaient là disaient en l'entendant :

« Voilà qu'il appelle le prophète Élie ! »

36 L'un d'eux courut tremper une éponge

dans une boisson vinaigrée, il la mit au bout d'un roseau, et il lui donnait à boire, en disant :

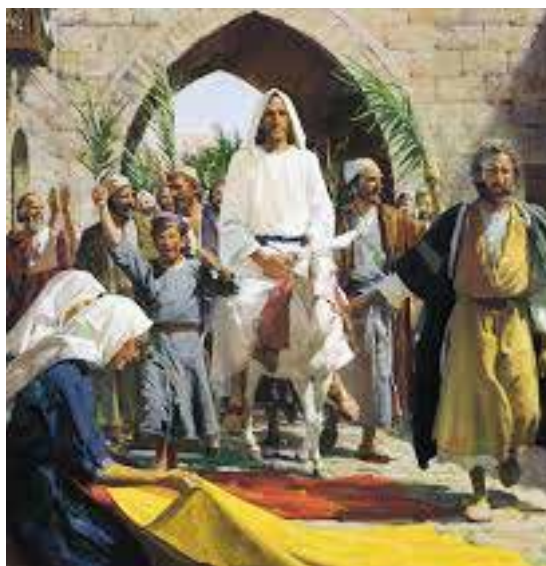
« Attendez ! Nous verrons bien si Élie vient le descendre de là ! »

37 Mais Jésus, poussant un grand cri, expira.

38 Le rideau du Temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas.

39 Le centurion qui était là en face de Jésus,

voyant comment il avait expiré, s'écria : « Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu ! »





**DIMANCHE 25 MARS 2018 - DIMANCHE DES
RAMEAUX ET DE LA PASSION DU SEIGNEUR - B**

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC – MC 15, 1-39

Tout d'abord, on notera deux particularités de la Passion chez Marc : la solitude de Jésus et son silence. La solitude de Jésus: dans la Passion selon saint Marc, Jésus est particulièrement seul ; après le reniement de Pierre, plus aucune présence amicale à ses côtés ; les femmes sont citées, mais seulement après sa mort. Quant à son silence, il est impressionnant: quelques mots au procès, ensuite, note Marc, « Jésus ne répondit plus rien ». Et Pilate lui-même s'en étonne : « Pilate l'interrogeait de nouveau : Tu ne réponds rien ? Vois toutes les accusations qu'ils portent contre toi. Mais Jésus ne répondit plus rien, de sorte que Pilate était étonné » (Mc 15, 4-5). Puis, sur la croix, une seule parole : « Eloï, Eloï, lama sabactani ? » Interprétés par un soldat romain, ces mots sonnent comme un cri de désespoir ; mais un Juif ne s'y serait pas trompé : ce sont les premiers d'un chant de victoire ; puisque, nous l'avons vu en étudiant le psaume 21/22, celui-ci n'est aucunement un cri de désespoir, ni même de doute !

Devant cette solitude et ce silence de Jésus, on se demande forcément « quel est son secret ? ». Cet homme passe en peu de temps de la popularité à la déchéance, de l'entrée royale dans la ville à l'exclusion et l'exécution hors de la ville, de la reconnaissance comme envoyé de Dieu (« Béni soit au nom du Seigneur celui qui vient») à la condamnation pour blasphème et à l'exécution au nom de la Loi, ce qui signifiait aux yeux de tous qu'il était maudit de Dieu. Reconnu comme le Messie, c'est-à-dire le roi d'Israël, le libérateur, le sauveur par ses disciples et toute une foule enthousiaste, il est liquidé rapidement après un procès monté de toutes pièces.

Il s'est laissé faire dans le triomphe, il se laisse faire plus encore dans la persécution. Ce faisant, il garde encore le secret qu'il a gardé toute sa vie ; c'est seulement après sa résurrection que ses disciples pourront enfin comprendre.

Il semble bien que cette sobriété du récit de Marc vise à faire ressortir deux aspects du mystère de Jésus : Messie-Roi et Messie-Prêtre. Messie-Roi : que ce soit sous forme de question, de dérision, d'affirmation, la royauté du Christ est bien au centre du récit. La première question que Pilate pose à cet homme qu'on lui amène, ligoté, c'est « Es-tu le roi des Juifs? ». Il n'obtient qu'une réponse sibylline: « C'est toi qui le dis » (15, 2). Dans la suite, Pilate donne deux fois ce titre à Jésus « Voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ? » (v. 9) et « Que ferai-je donc de celui que vous appelez le roi des Juifs? » (v. 12). Et, curieusement, personne ne dira le contraire ! Suit la parodie des soldats, le manteau, la couronne et les acclamations « Salut, roi des Juifs! » (15, 18). Et puis, cet écriteau en haut de la croix, mal intentionné peut-être, mais qui annonce quand même à tous les passants « celui-ci est le roi des Juifs » (15, 26). Les grands prêtres et les scribes se moquent : « Il en a sauvé d'autres, et il n'est pas capable de se sauver lui-même ! Le Messie, le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix » (15, 32).

Deuxième aspect du mystère de Jésus mis en lumière par le récit de Marc, il est le Messie-Prêtre : Marc attribue aux chefs des prêtres et à eux seuls, le premier rôle dans la condamnation et la mort de Jésus ; ils tiennent visiblement une grande place dans la tragédie qui est en train de se nouer. Ce sont eux qui amènent Jésus chez Pilate et qui veillent au bon déroulement des opérations : « Dès le matin, les chefs des prêtres tinrent conseil avec les Anciens, les scribes et le Sanhédrin tout entier. Ils lièrent Jésus, l'emmenèrent et le livrèrent à Pilate. » Pilate l'interrogea... et, continue Marc, les chefs des prêtres portaient contre lui beaucoup d'accusations (15, 1-3). Un peu plus tard, ce sont eux qui excitent la foule pour qu'elle réclame la libération de Barabbas : « Les chefs des prêtres soulevèrent la foule pour qu'il leur libérât plutôt Barabbas » (Mc 15, 11). Pilate lui-même n'est pas dupe, puisque Marc précise : « Pilate voyait bien que les chefs des prêtres l'avaient livré par jalousie » (Mc 15, 10). Une jalousie justifiée, si l'on veut bien admettre que, de bonne foi, ils se sont inquiétés du succès de Jésus qui, à leurs yeux, entraînait le peuple vers de fausses espérances.

Je note au passage que Marc est le seul avec Jean à parler de pourpre pour le vêtement remis à Jésus pour se moquer de lui. Or la pourpre était la couleur des vêtements des rois et des grands prêtres. Suprême dérision : ceux qui portaient cette pourpre passeront à côté de la vérité. C'est d'un païen que vient la première profession de foi : « Vraiment, cet homme était Fils de Dieu ! »



29 MARS 2018
JEUDI SAINT



ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 13, 1-15

« Le lavement des pieds »

1 Avant la fête de la Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout.

2 Au cours du repas, alors que le démon a déjà inspiré à Judas Iscariote, fils de Simon, l'intention de le livrer,

3 Jésus, sachant que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est venu de Dieu et qu'il retourne à Dieu,

4 se lève de table, quitte son vêtement, et prend un linge qu'il se noue à la ceinture ;

5 puis il verse de l'eau dans un bassin, il se met à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à la ceinture.

6 Il arrive ainsi devant Simon-Pierre. Et Pierre lui dit : « Toi, Seigneur, tu veux me laver les pieds ! »

7 Jésus lui déclara : « Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ; plus tard tu comprendras. »

8 Pierre lui dit : « Tu ne me laveras pas les pieds ; non, jamais ! » Jésus lui répondit : « Si je ne te lave pas, tu n'auras point de part avec moi. »

9 Simon-Pierre lui dit :

« Alors, Seigneur, pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête ! »

10 Jésus lui dit : « Quand on vient de prendre un bain, on n'a pas besoin de se laver : on est pur tout entier. Vous-mêmes, vous êtes purs ... mais non pas tous. »

11 Il savait bien qui allait le livrer ; et c'est pourquoi il disait : « Vous n'êtes pas tous purs. »

12 Après leur avoir lavé les pieds, il reprit son vêtement et se remit à table. Il leur dit alors :

« Comprenez-vous ce que je viens de faire ?

13 Vous m'appelez "Maître" et "Seigneur", et vous avez raison, car vraiment je le suis.

14 Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres.

15 C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous.



29 MARS 2018
JEUDI SAINT

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 13, 1-15

Une offrande libre

Le jeudi saint est le jour où Jésus, vrai Dieu et vrai homme, s'offre dans un don conscient, libre, volontaire et spontané. Le vendredi saint ne fera que concrétiser et réaliser ce don. Le consentement à la Passion, qui va bientôt commencer, est l'entrée voulue dans le mystère de la mort par amour. « Voici mon corps livré pour vous. » Voici le jour où Dieu, innocent, se livre aux hommes, comme un criminel se livre spontanément à la police.

Un geste symbolique

Le jeudi saint, Dieu se donne dans un geste symbolique que seul un amour démesuré et ingénieux pouvait inventer: l'eucharistie. Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout (Jn 13, 1). Que n'avait-il pas fait pour eux ? Que n'allait-il pas faire le lendemain? Il leur avait consacré tout son temps et son enseignement. Il leur avait fait partager sa vie et son amitié. Il leur avait révélé le Père et son amour fou pour le monde. Il avait transpiré sur les routes de Palestine et avait connu la fatigue et la soif au puits de Jacob. Le lendemain, il allait donner sa vie pour eux, pour nous.

N'était-ce donc pas suffisant ? N'en avait-il pas fait assez ? Non ! Il devait aimer jusqu'au bout. Le Dieu totalement donné, totalement partagé, choisit le geste lumineux et significatif du pain qu'on partage et qu'on distribue pour qu'il soit mangé, du vin qu'on verse et qu'on donne à boire. Dieu se fait nourriture !

Peut-être les hommes préféreraient-ils parfois des cadeaux bien utiles et matériels ?

Parfois, ils passent à côté du don par excellence : celui que Dieu fait de lui-même. Si tu savais le don de Dieu, disait le Christ à la Samaritaine (Jn 4, 10). Le comble, c'est que ce cadeau est fait à des pécheurs, à des hommes capables du meilleur comme du pire. L'eucharistie n'est pas une récompense à la mesure de nos mérites ou de nos efforts. Les apôtres sont des pécheurs comme les autres et l'eucharistie n'est pas un talisman magique : après avoir communié, les apôtres restent encore pécheurs. Ils abandonneront le Christ et le renieront en chœur !

La création réconciliée

Le jeudi saint, le Christ offre aussi à son Père la création réconciliée : la matière, dont sa chair et son sang sont constitués, est promue corps et sang de Dieu. Le grain de blé, transformé en farine par le travail du meunier et en pain par celui du boulanger, devient corps du Christ. Le raisin, rendu vin généreux par le travail de l'homme, devient sang du Christ. Ils sont la nourriture que Dieu nous donne pour vivre.

À travers ce pain et ce vin, toute la terre, toutes les plantes, tous les animaux et tous les hommes deviennent louange au Créateur. L'eucharistie est une action de grâce rendue à Dieu par son Fils.

Le soir du jeudi saint, Jésus ne nous transmet pas un souvenir à conserver pieusement, il nous charge de faire de même.



30 MARS 2018 - VENDREDI SAINT

ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 18, 1-19, 42



« La Passion selon saint Jean »

L. = le lecteur, + = Jésus, D. = les disciples, F. = la foule, A. = les autres personnages.

1. Jésus est arrêté

L. Après le repas, Jésus sortit avec ses disciples et traversa le torrent du Cédron ; il y avait là un jardin, dans lequel il entra avec ses disciples. Judas, qui le livrait, connaissait l'endroit, lui aussi, car Jésus y avait souvent réuni ses disciples. Judas prit donc avec lui un détachement de soldats, et des gardes envoyés par les chefs des prêtres et les pharisiens. Ils avaient des lanternes, des torches et des armes. Alors Jésus, sachant tout ce qui allait lui arriver, s'avança et leur dit :

+ « Qui cherchez-vous ? »

L. Ils lui répondirent :

F. « Jésus le Nazaréen. »

L. Il leur dit :

+ « C'est moi. »

L. Judas, qui le livrait, était au milieu d'eux. Quand Jésus leur répondit : « C'est moi », ils reculèrent, et ils tombèrent par terre. Il leur demanda de nouveau :

+ « Qui cherchez-vous ? »

L. Ils dirent :

F. « Jésus le Nazaréen. »

L. Jésus répondit :

+ « Je vous l'ai dit : c'est moi. Si c'est bien moi que vous cherchez, ceux-là, laissez-les partir. »

L. (Ainsi s'accomplissait la parole qu'il avait dite : « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés. ») Alors Simon-Pierre, qui avait une épée, la tira du fourreau ; il frappa le serviteur du grand prêtre et lui coupa l'oreille droite. Le nom de ce serviteur était Malus. Jésus dit à Pierre :

+ « Remets ton épée au fourreau. Est-ce que je vais refuser la coupe que le Père m'a donnée à boire ?

L. Alors les soldats, le commandant et les gardes juifs se saisissent de Jésus et l'enchaînent. Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe, le grand prêtre de cette année-là. (C'est Caïphe qui avait donné aux Juifs cet avis : « Il vaut mieux qu'un seul homme meure pour tout le peuple. »)

2. Jésus est renié par Pierre

L. Simon-Pierre et un autre disciple suivaient Jésus. Comme ce disciple était connu du grand prêtre, il entra avec Jésus dans la cour de la maison du grand prêtre, mais Pierre était resté dehors, près de la porte. Alors l'autre disciple - celui qui était connu du grand prêtre - sortit, dit un mot à la jeune servante qui gardait la porte et fit entrer Pierre. La servante dit alors à Pierre :

A. « N'es-tu pas, toi aussi, un des disciples de cet homme-là ? »

L. Il répondit :

D. « Non, je n'en suis pas ! »

L. Les serviteurs et les gardes étaient là ; comme il faisait froid, ils avaient allumé un feu pour se réchauffer. Pierre était avec eux, et se chauffait lui aussi.

3. Jésus est interrogé par le grand prêtre

L. Or, le grand prêtre questionnait Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit :

+ « J'ai parlé au monde ouvertement. J'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans le Temple, là où tous les Juifs se réunissent, et je n'ai jamais parlé en cachette. Pourquoi me questionnes-tu ? Ce que j'ai

dit, demande-le à ceux qui sont venus m'entendre. Eux savent ce que j'ai dit. »

L. À cette réponse, un des gardes, qui était à côté de Jésus, lui donna une gifle en disant :

A. « C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre ! »

L. Jésus lui répliqua :

+ « Si j'ai mal parlé, montre ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? »

L. Anne l'envoya, toujours enchaîné, au grand prêtre Caïphe.

4. Jésus est renié par Pierre pour la seconde fois

L. Simon-Pierre était donc en train de se chauffer ; on lui dit :

A. « N'es-tu pas un de ses disciples, toi aussi ? »

L. Il répondit :

D. « Non, je n'en suis pas ! »

L. Un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, insista :

A. « Est-ce que je ne t'ai pas vu moi-même dans le jardin avec lui ? »

L. Encore une fois, Pierre nia. À l'instant le coq chanta.

5. Jésus est emmené chez Pilate

L. Alors on emmène Jésus de chez Caïphe au palais du gouverneur. C'était le matin. Les Juifs n'entrèrent pas eux-mêmes dans le palais, car ils voulaient éviter une souillure qui les aurait empêchés de manger l'agneau pascal. Pilate vint au-dehors pour leur parler :

A. « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? »

L. Ils lui répondirent :

P. « S'il ne s'agissait pas d'un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré. »

L. Pilate leur dit :

A. « Reprenez-le, et vous le jugerez vous-mêmes suivant votre loi. »

L. Les Juifs lui dirent :

F. « Nous n'avons pas le droit de mettre quelqu'un à mort. »

L. Ainsi s'accomplissait la parole que Jésus avait dite pour signifier de quel genre de mort il allait mourir.

6. Jésus est interrogé par Pilate

L. Alors Pilate rentra dans son palais, appela Jésus et lui dit :

A. « Es-tu le roi des Juifs ? »

L. Jésus lui demanda :

+ « Dis-tu cela de toi-même, ou bien parce que d'autres te l'ont dit ? »

L. Pilate répondit :

A. « Est-ce que je suis juif, moi ? Ta nation et les chefs des prêtres t'ont livré à moi : qu'as-tu donc fait ? »

L. Jésus déclara :

+ « Ma royauté ne vient pas de ce monde ; si ma royauté venait de ce monde, j'aurais des gardes qui se seraient battus pour que je ne sois pas livré aux Juifs. Non, ma royauté ne vient pas d'ici. »

L. Pilate lui dit :

A. « Alors tu es roi ? »

L. Jésus répondit :

+ « C'est toi qui dis que je suis roi. Je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Tout homme qui appartient à la vérité écoute ma voix. »

L. Pilate lui dit :

A. « Qu'est-ce que la vérité ? »

7. Jésus flagellé et couronné d'épines

L. Après cela, il sortit de nouveau pour aller vers les Juifs, et il leur dit :

A. « Moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. Mais c'est la coutume chez vous que je relâche quelqu'un pour la Pâque : voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ? »

L. Mais ils se mirent à crier :

I. « Pas lui ! Barabbas ! »

L. (Ce Barabbas était un bandit.)

Alors Pilate ordonna d'emmener Jésus pour le flageller. Les soldats tressèrent une couronne avec des épines, et la lui mirent sur la tête ; puis ils le revêtirent d'un manteau de pourpre. Ils s'avançaient vers lui et ils disaient :

F. « Honneur à toi, roi des Juifs ! »

L. Et ils le giflaient.

8. Jésus est interrogé par Pilate pour la deuxième fois

L. Pilate sortit de nouveau pour dire aux Juifs :

A. « Voyez, je vous l'amène dehors pour que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. »

L. Alors Jésus sortit, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et Pilate leur dit :

A. « Voici l'homme. »

L. Quand ils le virent, les chefs des prêtres et les gardes se mirent à crier :

F. « Crucifie-le ! Crucifie-le ! »

L. Pilate leur dit :

A. « Reprenez-le, et crucifiez-le vous-mêmes ; moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. »

L. Les Juifs lui répondirent :

F. « Nous avons une Loi, et suivant la Loi il doit mourir, parce qu'il s'est prétendu Fils de Dieu. »

L. Quand Pilate entendit ces paroles, il redoubla de crainte. Il rentra dans son palais, et dit à Jésus :

A. « D'où es-tu ? »

L. Jésus ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit alors :

A. « Tu refuses de me parler, à moi ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher, et le pouvoir de te crucifier ? »

L. Jésus répondit :

+ « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut ; ainsi, celui qui m'a livré à toi est chargé d'un péché plus grave. »

L. Dès lors, Pilate cherchait à le relâcher ; mais les Juifs se mirent à crier :

F. « Si tu le relâches, tu n'es pas ami de l'empereur. Quiconque se fait roi s'oppose à l'empereur. »

L. En entendant ces paroles, Pilate amena Jésus au-dehors ; il le fit asseoir sur une estrade à l'endroit qu'on appelle le Dallage (en hébreu : Gabbatha). C'était un vendredi, la veille de la Pâque, vers midi. Pilate dit aux Juifs :

A. « Voici votre roi ».

L. Alors ils crièrent :

F. « À mort ! À mort ! Crucifie-le ! »

L. Pilate leur dit :

A. « Vais-je crucifier votre roi ? »

L. Les chefs des prêtres répondirent :

F. « Nous n'avons pas d'autre roi que l'empereur. »

L. Alors, il leur livra Jésus pour qu'il soit crucifié, et ils se saisirent de lui.

9. Jésus est crucifié

L. Jésus, portant lui-même sa croix, sortit en direction du lieu, dit en hébreu : Golgotha (nom qui se traduit : « Calvaire » c'est-à-dire Crâne). Là, ils le crucifièrent, et avec lui deux autres, un de chaque côté, et Jésus au milieu.

Pilate avait rédigé un écriteau qu'il fit placer sur la croix, avec cette inscription : « Jésus le Nazaréen, roi des Juifs. » Comme on avait crucifié Jésus dans un endroit proche de la ville, beaucoup de Juifs lurent cet écriteau, qui était libellé en hébreu, en latin et en grec. Alors les prêtres des Juifs dirent à Pilate :

F. « Il ne fallait pas écrire : “Roi des Juifs” ; il fallait écrire : Cet homme a dit :

“Je suis le roi des Juifs”. »

L. Pilate répondit

A. « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. »

10. Les vêtements de Jésus sont tirés au sort

L. Quand les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses habits ; ils en firent quatre parts, une pour chacun. Restait la tunique ; c'était une tunique sans couture, tissée tout d'une pièce de haut en bas. Alors ils se dirent entre eux :

A. « Ne la déchirons pas, tirons au sort celui qui l'aura. »

L. Ainsi s'accomplissait la parole de l'Écriture : « Ils se sont partagé mes habits ; ils ont tiré au sort mon vêtement. » C'est bien ce que firent les soldats.

11. La mère de Jésus était là

L. Or, près de la croix de Jésus se tenait sa mère, avec la sœur de sa mère, Marie femme de Cléophas, et Marie Madeleine. Jésus, voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère :

+ « Femme, voici ton fils. »

L. Puis il dit au disciple :

+ « Voici ta mère. »

L. Et à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui.

12. Jésus meurt sur la croix

L. Après cela, sachant que désormais toutes choses étaient accomplies, et pour que l'Écriture s'accomplisse jusqu'au bout, Jésus dit :

+ « J'ai soif. »

L. Il y avait là un récipient plein d'une boisson vinaigrée. On fixa donc une éponge remplie de ce vinaigre à une branche d'hysope, et on l'approcha de sa bouche. Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit :

+ « Tout est accompli. »

L. Puis, inclinant la tête, il remit l'esprit.

13. Le cœur de Jésus est percé d'un coup de lance

L. Comme c'était le vendredi, il ne fallait pas laisser des corps en croix durant le sabbat (d'autant plus que ce sabbat était le grand jour de la Pâque). Aussi les Juifs demandèrent à Pilate qu'on enlève les corps après leur avoir brisé les jambes. Des soldats allèrent donc briser les jambes du premier puis du deuxième des condamnés que l'on avait crucifiés avec Jésus. Quand ils arrivèrent à celui-ci, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes, mais un des soldats avec sa lance lui perça le côté ; et aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui a vu rend témoignage, afin que vous croyiez, vous aussi. (Son témoignage est véridique et le Seigneur sait qu'il dit vrai.) Tout cela est arrivé afin que cette parole de l'Écriture s'accomplisse : « Aucun de ses os ne sera brisé. » Et un autre passage dit encore : « Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé. »

14. Jésus est mis au tombeau

L. Après cela, Joseph d'Arimathie, qui était disciple de Jésus, mais en secret par peur des Juifs, demanda à Pilate de pouvoir enlever le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Joseph vint donc enlever le corps de Jésus. Nicodème (celui qui la première fois était venu trouver Jésus pendant la nuit) vint lui aussi ; il apportait un mélange de myrrhe et d'aloès pesant environ cent livres. Ils prirent le corps de Jésus, et ils l'enveloppèrent d'un linceul, en employant les aromates selon la manière juive d'ensevelir les morts. Près du lieu où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin, et dans ce jardin, un tombeau neuf dans lequel on n'avait encore mis personne. Comme le sabbat des Juifs allait commencer, et que ce tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus.





31 MARS 2018
LA VEILLÉE PASCALE - B



ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC 16, 1-8

« *Les femmes au tombeau* »

01 Le sabbat terminé, Marie Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums pour aller embaumer le corps de Jésus.

02 De grand matin, le premier jour de la semaine, elles se rendent au tombeau dès le lever du soleil.

03 Elles se disaient entre elles :

« Qui nous roulera la pierre pour dégager l'entrée du tombeau ? »

04 Levant les yeux, elles s'aperçoivent qu'on a roulé la pierre, qui était pourtant très grande.

05 En entrant dans le tombeau, elles virent, assis à droite, un jeune homme vêtu de blanc. Elles furent saisies de frayeur.

06 Mais il leur dit : « Ne soyez pas effrayées ! Vous cherchez Jésus de Nazareth, le Crucifié ? Il est ressuscité : il n'est pas ici. Voici l'endroit où on l'avait déposé.

07 Et maintenant, allez dire à ses disciples et à Pierre : « Il vous précède en Galilée.

Là vous le verrez, comme il vous l'a dit. »

08 Elles sortirent et s'enfuirent du tombeau, parce qu'elles étaient toutes tremblantes et hors d'elles-mêmes.

Elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur.



31 MARS 2018
LA VEILLÉE PASCALE - B

MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MARC 16, 1-8

Finalement, nous n'en savons pas beaucoup plus sur la résurrection du Christ que sur le passage de la mer Rouge! Le fait est là, incontestable, dans les deux cas, puisqu'il a nourri la foi de millions d'hommes, mais les textes qui le rapportent, dans les deux cas également, ne concordent même pas entre eux. Les diverses traditions, pour la sortie d'Égypte, les quatre évangiles, pour la résurrection du Christ, sont parfois contradictoires. Il est d'autant plus intéressant, du coup, de noter leurs ressemblances.

À commencer par le contexte : les trois évangiles synoptiques terminaient le récit de la Passion en notant que les femmes avaient été témoins de l'ensevelissement de Jésus. Et ce sont elles, d'après les mêmes récits, qui peuvent témoigner que le tombeau est vide. Les trois évangélistes notent également que ceci se passe le «premier jour de la semaine», une fois le sabbat terminé.

Le sabbat, à cette époque-là comme aujourd'hui, commençait le vendredi soir au coucher du soleil pour se terminer le samedi soir. Matthieu semble situer la visite des femmes au tombeau le soir même du samedi, Marc et Luc au petit matin du dimanche. Leur insistance commune sur l'expression « le premier jour de la semaine » dit combien ce jour était vénéré dans les premières communautés chrétiennes. Le dimanche chrétien est né là : il est le premier jour des temps nouveaux, le premier jour de la Création nouvelle.

Le tombeau est ouvert, la pierre est roulée, symbole de la victoire définitive de Dieu sur la mort. La prophétie d'Ézéchiel est accomplie bien au-delà de ce que le prophète lui-même avait pu envisager : « Ainsi parle le Seigneur Dieu : “Je vais ouvrir vos tombeaux, je vous ferai remonter de vos tombeaux, ô mon peuple!” » (Ez 37, 12). Peut-être Matthieu a-t-il particulièrement ce texte en tête, lui qui, seul des trois, tient à manifester que c'est Dieu qui agit ici : « Et voilà qu'il y eut un grand tremblement de terre ; l'ange du Seigneur descendit du ciel, vint rouler la pierre et s'assit dessus. Il avait l'aspect de l'éclair et son vêtement était blanc comme la neige » (Mt 28, 2) (il avait été le seul, également, à noter le tremblement de terre au moment de la mort du Christ).

Les trois récits s'accordent à nouveau pour l'affirmation centrale : « Il est ressuscité. » Pour la suite, Matthieu et Marc se ressemblent très fort. Chez Marc, le « jeune homme vêtu de blanc » dit : « Vous cherchez Jésus de Nazareth, le Crucifié ? Il est ressuscité : il n'est pas ici. Voici l'endroit où on l'avait déposé. Et maintenant, allez dire à ses disciples et à Pierre : “Il vous précède en Galilée. Là vous le verrez, comme il vous l'a dit”. » Et le message de l'ange, chez Matthieu, est pratiquement identique.

Curieusement, ce sont ces deux mêmes évangélistes (Marc et Matthieu) qui ont retenu la prédiction de Jésus, le dernier soir, après l'institution de l'eucharistie : « Cette nuit même, vous allez tous tomber à cause de moi. Il est écrit en effet : “Je frapperai le berger et les brebis du troupeau seront dispersées.” (Za 13, 7). Mais, une fois ressuscité, je vous précéderai en Galilée » (Mt 26, 31-32 ; Mc 14, 27-28).

Luc est bien différent. Il a préféré retenir une autre annonce de Jésus : « Rappelez-vous ce qu'il vous a dit quand il était encore en Galilée : “Il faut que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et que, le troisième jour, il ressuscite”. » Et il tient à faire résonner à l'oreille de sa communauté cette question provocante : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? »

Dans les trois évangiles, cette découverte du tombeau vide est également un envoi en mission. Marc et Matthieu rapportent l'ordre donné aux femmes dans des termes à peu près analogues (cf. supra). Luc ne dit pas l'ordre mais rapporte que les femmes se sont précipitées pour annoncer la nouvelle : « Revenues du tombeau, elles rapportèrent tout cela aux Onze et à tous les autres. » On sait qu'elles n'eurent pas grand succès : Luc est le plus clair sur ce point. Il dit bien l'incrédulité des apôtres devant ce qu'ils ont considéré comme des racontars de femmes : « Ces propos leur semblèrent délirants, et ils ne les croyaient pas. » Les deux autres évangiles synoptiques notent (dans les versets qui suivent nos péricopes de la nuit pascale) que l'incrédulité a prévalu pendant un certain temps. Il est intéressant de noter que ce n'est donc pas sur l'expérience du tombeau vide que repose la foi des disciples, mais que Jésus leur a quand même confié la mission d'annoncer au monde la Bonne Nouvelle de Pâques.

MESSAGE DU PAPE POUR LE CARÊME 2018



Retrouvez le texte intégral du pape François pour le Carême 2018, qui débutera le 14 février avec la célébration du Mercredi des Cendres. «À cause de l'ampleur du mal, la charité de la plupart des hommes se refroidira» (Mt 24, 12).

Chers Frères et Sœurs,

La Pâque du Seigneur vient une fois encore jusqu'à nous ! Chaque année, pour nous y préparer, la Providence de Dieu nous offre le temps du Carême. Il est le « signe sacramentel de notre conversion »¹, qui annonce et nous offre la possibilité de revenir au Seigneur de tout notre cœur et par toute notre vie.

Cette année encore, à travers ce message, je souhaite inviter l'Église entière à vivre ce temps de grâce dans la joie et en vérité ; et je le fais en me laissant inspirer par une expression de Jésus dans l'Évangile de Matthieu : « À cause de l'ampleur du mal, la charité de la plupart des hommes se refroidira » (24, 12).

Cette phrase fait partie du discours sur la fin des temps prononcé à Jérusalem, au Mont des Oliviers, précisément là où commencera la Passion du Seigneur. Jésus, dans sa réponse à l'un de ses disciples, annonce une grande tribulation et il décrit la situation dans laquelle la communauté des croyants pourrait se retrouver : face à des événements douloureux, certains faux prophètes tromperont beaucoup de personnes, presque au point d'éteindre dans les cœurs la charité qui est le centre de tout l'Évangile.

LES FAUX PROPHÈTES

Mettons-nous à l'écoute de ce passage et demandons-nous : sous quels traits ces faux prophètes se présentent-ils ?

Ils sont comme des « charmeurs de serpents », c'est-à-dire qu'ils utilisent les émotions humaines pour réduire les personnes en esclavage et les mener à leur gré. Que d'enfants de Dieu se laissent séduire par l'attraction des plaisirs fugaces confondus avec le bonheur ! Combien d'hommes et de femmes vivent comme charmés par l'illusion de l'argent, qui en réalité les rend esclaves du profit ou d'intérêts mesquins ! Que de personnes vivent en pensant se suffire à elles-mêmes et tombent en proie à la solitude !

D'autres faux prophètes sont ces « charlatans » qui offrent des solutions simples et immédiates aux souffrances, des remèdes qui se révèlent cependant totalement inefficaces : à combien de jeunes a-t-on proposé le faux remède de la drogue, des relations « use et jette », des gains faciles mais malhonnêtes ! Combien d'autres encore se sont immergés dans une vie complètement virtuelle où les relations semblent plus faciles et plus rapides pour se révéler ensuite tragiquement privées de sens ! Ces escrocs, qui offrent des choses sans valeur, privent par contre de ce qui est le plus précieux : la dignité, la liberté et la capacité d'aimer. C'est la duperie de la vanité,

qui nous conduit à faire le paon... pour finir dans le ridicule; et du ridicule, on ne se relève pas. Ce n'est pas étonnant : depuis toujours le démon, qui est « menteur et père du mensonge » (Jn 8, 44), présente le mal comme bien, et le faux comme vrai, afin de troubler le cœur de l'homme. C'est pourquoi chacun de nous est appelé à discerner en son cœur et à examiner s'il est menacé par les mensonges de ces faux prophètes. Il faut apprendre à ne pas en rester à l'immédiat, à la superficialité, mais à reconnaître ce qui laisse en nous une trace bonne et plus durable, parce que venant de Dieu et servant vraiment à notre bien.

UN CŒUR FROID

Dans sa description de l'enfer, Dante Alighieri imagine le diable assis sur un trône de glace² ; il habite dans la froidure de l'amour étouffé. Demandons-nous donc : comment la charité se refroidit-elle en nous ? Quels sont les signes qui nous avertissent que l'amour risque de s'éteindre en nous ?

Ce qui éteint la charité, c'est avant tout l'avidité de l'argent, « la racine de tous les maux » (1Tm 6, 10) ; elle est suivie du refus de Dieu, et donc du refus de trouver en lui notre consolation, préférant notre désolation au réconfort de sa Parole et de ses Sacrements.³ Tout cela se transforme en violence à l'encontre de ceux qui sont considérés comme une menace à nos propres « certitudes » : l'enfant à naître, la personne âgée malade, l'hôte de passage, l'étranger, mais aussi le prochain qui ne correspond pas à nos attentes.

La création, elle aussi, devient un témoin silencieux de ce refroidissement de la charité : la terre est empoisonnée par les déchets jetés par négligence et par intérêt ; les mers, elles aussi polluées, doivent malheureusement engloutir les restes de nombreux naufragés des migrations forcées ; les cieux – qui dans le dessein de Dieu chantent sa gloire – sont sillonnés par des machines qui font pleuvoir des instruments de mort.

L'amour se refroidit également dans nos communautés. Dans l'Exhortation Apostolique *Evangelii Gaudium*, j'ai tenté de donner une description des signes les plus évidents de ce manque d'amour. Les voici : l'acédie égoïste, le pessimisme stérile, la tentation de l'isolement et de l'engagement dans des guerres fratricides sans fin, la mentalité mondaine qui conduit à ne rechercher que les apparences, réduisant ainsi l'ardeur missionnaire.⁴

QUE FAIRE ?

Si nous constatons en nous-mêmes ou autour de nous les signes que nous venons de décrire, c'est que

l'Église, notre mère et notre éducatrice, nous offre pendant ce temps du Carême, avec le remède parfois amer de la vérité, le doux remède de la prière, de l'aumône et du jeûne.

En consacrant plus de temps à la prière, nous permettons à notre cœur de découvrir les mensonges secrets par lesquels nous nous trompons nous-mêmes⁵, afin de rechercher enfin la consolation en Dieu. Il est notre Père et il veut nous donner la vie.

La pratique de l'aumône libère de l'avidité et aide à découvrir que l'autre est mon frère : ce que je possède n'est jamais seulement mien. Comme je voudrais que l'aumône puisse devenir pour tous un style de vie authentique !

Comme je voudrais que nous suivions comme chrétiens l'exemple des Apôtres, et reconnaissons dans la possibilité du partage de nos biens avec les autres un témoignage concret de la communion que nous vivons dans l'Église. À cet égard, je fais mienne l'exhortation de Saint Paul quand il s'adressait aux Corinthiens pour la collecte en faveur de la communauté de Jérusalem : « C'est ce qui vous est utile, à vous » (2 Co 8, 10). Ceci vaut spécialement pour le temps de carême, au cours duquel de nombreux organismes font des collectes en faveur des Églises et des populations en difficulté. Mais comme j'aimerais que dans nos relations quotidiennes aussi, devant tout frère qui nous demande une aide, nous découvriions qu'il y a là un appel de la Providence divine: chaque aumône est une occasion pour collaborer avec la Providence de Dieu envers ses enfants ; s'il se sert de moi aujourd'hui pour venir en aide à un frère, comment demain ne pourvoit-il pas également à mes nécessités, lui qui ne se laisse pas vaincre en générosité ?⁶

Le jeûne enfin réduit la force de notre violence, il nous désarme et devient une grande occasion de croissance. D'une part, il nous permet d'expérimenter ce qu'éprouvent tous ceux qui manquent même du strict nécessaire et connaissent les affaires quotidiennes de la faim ; d'autre part, il représente la condition de notre âme, affamée de bonté et assoiffée de la vie de Dieu. Le jeûne nous réveille, nous rend plus attentifs à Dieu et au prochain, il réveille la volonté d'obéir à Dieu, qui seul rassasie notre faim.

Je voudrais que ma voix parvienne au-delà des confins de L'Église catholique, et vous rejoigne tous, hommes et femmes de bonne volonté, ouverts à l'écoute de Dieu. Si vous êtes, comme nous, affligés par la propagation de l'iniquité dans le monde, si vous êtes préoccupés par le froid qui paralyse les cœurs et les actions, si vous constatez la diminution du sens d'humanité commune, unissez-vous à nous pour

qu'ensemble nous invoquions Dieu, pour qu'ensemble nous jeûnions et qu'avec nous vous donniez ce que vous pouvez pour aider nos frères !

LE FEU DE PÂQUES

J'invite tout particulièrement les membres de l'Église à entreprendre avec zèle ce chemin du carême, soutenus par l'aumône, le jeûne et la prière. S'il nous semble parfois que la charité s'éteint dans de nombreux cœurs, cela ne peut arriver dans le cœur de Dieu ! Il nous offre toujours de nouvelles occasions pour que nous puissions recommencer à aimer.

L'initiative des « 24 heures pour le Seigneur », qui nous invite à célébrer le sacrement de Réconciliation pendant l'adoration eucharistique, sera également cette année encore une occasion propice. En 2018, elle se déroulera les vendredi 9 et samedi 10 mars, s'inspirant des paroles du Psaume 130 : « Près de toi se trouve le pardon » (Ps 130, 4). Dans tous les diocèses, il y aura au moins une église ouverte pendant 24 heures qui offrira la possibilité de l'adoration eucharistique et de la confession sacramentelle.

Au cours de la nuit de Pâques, nous vivrons à nouveau le rite suggestif du cierge pascal : irradiant du « feu nouveau », la lumière chassera peu à peu les ténèbres et illuminera l'assemblée liturgique. « Que la lumière du Christ, ressuscitant dans la gloire, dissipe les ténèbres de notre cœur et de notre esprit »⁷ afin que tous nous puissions revivre l'expérience des disciples d'Emmaüs : écouter la parole du Seigneur et nous nourrir du Pain eucharistique permettra à notre cœur de redevenir brûlant de foi, d'espérance et de charité.

Je vous bénis de tout cœur et je prie pour vous. N'oubliez pas de prier pour moi.

Solennité de la Toussaint.

Francis

[1] Texte original en italien: "segno sacramentale della nostra conversione", in: Messale Romano, Oraison Collecte du 1er dimanche de carême. N.B. Cette phrase n'a pas encore été traduite dans la révision (3ème), qui est en cours, du Missel romain en français.

[2] « C'est là que l'empereur du douloureux royaume/de la moitié du corps se dresse hors des glaces » (Enfer XXXIV,28-29)

[3] « C'est curieux, mais souvent nous avons peur de la consolation, d'être consolés. Au contraire, nous nous sentons plus en sécurité dans la tristesse et dans la désolation. Vous savez pourquoi ? Parce que dans la tristesse nous nous sentons presque protagonistes. Mais en revanche, dans la consolation, c'est l'Esprit Saint le protagoniste ! » (Angelus, 7 décembre 2014).

[4] Nn. 76-109

[5] Cf Benoît XVI, Lett. Enc. Spe Salvi, n. 33

[6] Cf Pie XII, Lett. Enc. Fidei donum III.

[7] Missel romain, Veillée pascale, Lucernaire.



LA SAINTETÉ JOUR APRÈS JOUR

*Jésus nous attend et
veut guérir notre cœur
de tout ce qui le dégrade.
Il est le Dieu qui porte un nom :*

MISÉRICORDE



CHRISTINE PONSARD

Décédée en février 2004, mère de famille, elle a assuré pendant près de 17 ans la rubrique « La foi en famille » dans « Famille chrétienne ».

*Ressuscités avec le Christ, nous sommes tous appelés à la sainteté.
Qu'est-ce que cela implique dans notre vie quotidienne ?*

Doyons présents au présent. Dieu nous invite à vivre dans la sainteté ici et maintenant ; aujourd'hui, tels que nous sommes, là où nous sommes. Bien sûr, il est important de tenir compte du passé, de nous appuyer dessus pour mieux bâtir le présent : mais il ne serait pas sain de nous y complaire avec nostalgie ou de ruminer nos remords. Rendons grâce pour ce qui a été bon, demandons pardon de nos péchés, jetons tout cela dans le feu de la miséricorde et soyons attentif à ce qui est plutôt qu'à ce qui fut.

Même chose pour l'avenir : nous risquons toujours de nous enfermer dans l'illusion de lendemains qui chantent en oubliant que demain se prépare aujourd'hui ; ou de nous épuiser dans l'angoisse en oubliant que la peur de la croix est pire que la croix elle-même. « Ne vous inquiétez pas du lendemain, nous dit Jésus. Demain s'inquiétera de lui-même. À chaque jour suffit sa peine » (Mt 6, 34). Ne nous laissons pas prendre aux pièges du Malin, qui cherche à nous détourner de l'aujourd'hui de Dieu.

DONNONS LA PRIORITÉ À NOTRE DEVOIR D'ÉTAT

Un père de famille n'a pas le même devoir d'état qu'un moine, un collégien ou une vieille dame ; cependant, chacun d'eux est tenu par des responsabilités liées à son état de vie. Le Seigneur nous demandera peut-être des choses exceptionnelles, comme il en a demandé parfois à telle ou telle grande figure de l'Église. Mais il nous demande d'abord d'accomplir nos tâches ordinaires, en les remplissant d'amour.

Apprendre une table de multiplication, rédiger un rapport, trier des chaussettes, réparer un vélo, laver la vaisselle, sortir les poubelles... Les chemins de la sainteté passent par là. Lorsqu'une mission, si belle et si enthousiasmante soit-elle, nous détourne de notre devoir d'état, en nous incitant à négliger notre conjoint, nos enfants, nos proches, nos études ou nos obligations professionnelles, nous pouvons en déduire qu'elle ne vient pas de l'Esprit saint.

VIVONS DANS LA MISÉRICORDE

Chercher à réaliser la volonté de Dieu sans vivre dans la miséricorde, c'est risquer à coup sûr l'orgueil, ou le désespoir : si je réussis à faire de belles choses, je finirai par croire que je suis

capable de sainteté par moi-même ; si, au contraire, je n'arrive pas à tenir mes bonnes résolutions, je tomberai dans le découragement. Mais de toute façon, je serai loin de la pauvreté de cœur qui rend capable d'accueillir l'amour de Dieu. Même si la sainteté passe par des actes d'amour concrets, ne perdons pas de vue qu'elle n'est pas l'œuvre des hommes, mais un don gratuit qui vient de Dieu.

Vivre dans la miséricorde, cela se traduit quotidiennement par notre capacité à pardonner et à demander pardon, par la bienveillance qui nous empêche de juger nos frères, par la manière dont nous savons reconnaître nos limites et demander de l'aide à autrui, par l'humilité de notre prière : « Seigneur, prends pitié du pécheur que je suis ! » (Lc 18, 13).

CULTIVONS NOS TALENTS

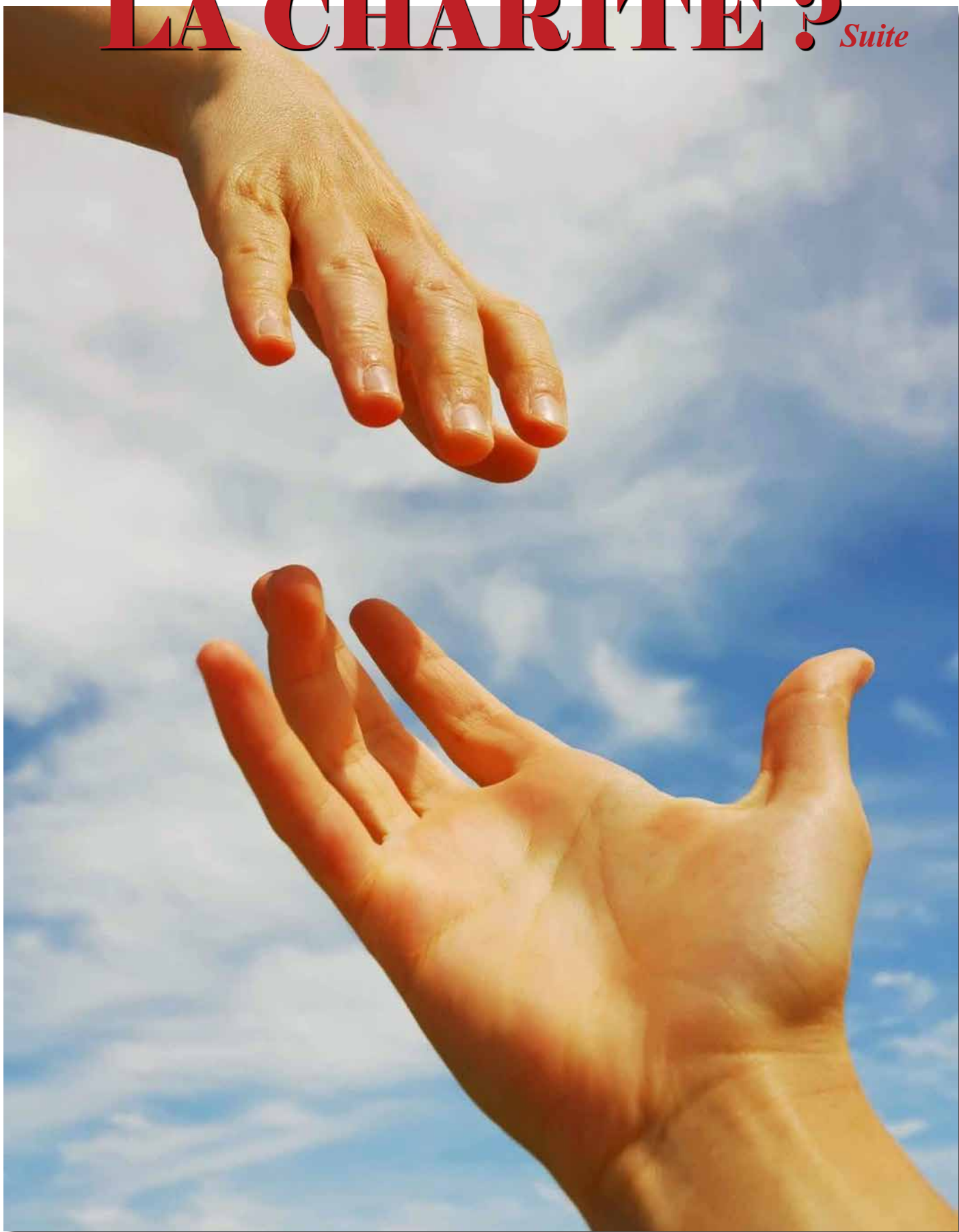
Méfions-nous d'une fausse humilité qui ne serait que le déguisement de notre lâcheté et de notre paresse. Certes, « qui s'abaisse sera élevé » (Lc 14, 11), mais il est parfois bien commode d'aspirer à la dernière place pour se dispenser d'exercer des responsabilités exigeantes et de développer ses richesses...

L'humilité, c'est la vérité : c'est voir tous les trésors que Dieu a mis en nous, en nous rappelant qu'il nous les confie afin de les faire fructifier. Et la sainteté, c'est être là où Dieu nous veut : peu importe que ce soit à la tête d'une grande entreprise ou dans un obscur emploi de balayeur de rue, du moment que c'est bien la place à laquelle nous sommes appelés.

Cherchons le royaume de Dieu, et tout le reste nous sera donné par surcroît. Orientons nos choix en fonction de notre vocation à la sainteté. Établissons des priorités, notamment en matière éducative : si le but de l'éducation, c'est d'aider nos enfants à devenir des saints, bien des préoccupations deviennent secondaires.

Choisissons « la meilleure part » (Lc 10, 42), sans nous agiter pour ce qui n'en vaut pas la peine ; ne nous inquiétons pas de ce qui passe, ne mettons pas notre énergie dans des ambitions terrestres : la plupart des problèmes prennent une importance relative lorsqu'on les envisage à la lumière de notre vocation éternelle. Simplifions notre vie en ne désirant qu'une chose : faire la volonté de Dieu.

QU'EST-CE QUE LA CHARITÉ ? *Suite*



UNE ALLIANCE

Il n'est pas difficile de dire que le travail social passe par une relation d'alliance. La définition de l'alliance est un accord, une union de choses de nature différente. La question qui se pose alors est la suivante : la relation entre un professionnel et un bénéficiaire d'une mesure éducative peut-elle être mise sous le signe de l'alliance? Nous avons déjà constaté que les contractants ne sont pas à égalité. Il y a dissymétrie.

En m'inspirant d'une intervention donnée pour l'année de formation au ministère à l'Institut catholique de Paris, en mars 2011, par le Père Étienne Grieu, j'ai essayé de représenter la relation d'alliance. Elle se caractérise par sept traits. J'appliquerai cette approche au travail social.

Un engagement

Dieu s'engage, parle, s'expose, se livre. La réponse qu'il attend de nous, dans le droit fil de la liberté qu'il nous a octroyée, est un engagement complet, global, sans faille, quels que soient nos faiblesses et nos manques.

Dans le travail social, l'engagement nécessite une position personnelle claire. Quand le travailleur social entame une relation avec un parent, un enfant ou un usager, il ne peut rester dans une posture passive et doit s'engager même si ce n'est pas au nom de Dieu. A fortiori si l'on y met une marque de foi.

Sans condition préalable

La gratuité du don de Dieu est totale et ne connaît pas de condition préalable telle qu'elle nécessiterait des prérequis. Dieu s'adresse à notre liberté et nous demande une réponse. Il n'établit pas une relation d'alliance par un chantage direct ou indirect.

Dans le travail social, la relation contractuelle d'un professionnel avec son employeur lui donne une posture de soumission vis-à-vis de celui-ci, mais aussi, par l'ordonnance ou l'arrêt d'une instance d'autorité extérieure, une liberté à l'égard du bénéficiaire en le libérant d'une relation qui serait obtenue uniquement par séduction ou pour des motivations strictement personnelles. La relation d'alliance doit être sans condition préalable si l'on veut voir le parent commencer un changement de regard et d'attention

sur ses enfants. Si, par exemple, le parent est dans une soumission ou une séduction pour éviter le placement de l'enfant, la relation instaurée n'a aucune chance de devenir une relation d'alliance. Il faudra alors, selon les difficultés familiales rencontrées, travailler à restaurer une relation vraie sans ambiguïté.

Une relation qui appelle une réponse

Dieu attend notre réponse. L'engagement que nous prenons est notre réponse à son attente. La dissymétrie constatée n'entrave pas l'appel qui nous est fait dans la mesure où nous percevons l'importance de la qualité de partenaire qui nous est proposée. Chacun devient un acteur du projet de Dieu par cette relation d'alliance.

Dans le travail social, afin d'éviter tout déplacement des enjeux qui animent la prise en charge éducative, la relation nécessite de part et d'autre une réponse. La relation d'alliance demande à l'autre d'être à égale dignité, malgré les oukases de l'ordonnance judiciaire ou de la mesure administrative qui pourraient empêcher la reconnaissance du parent ayant autorité et responsabilité sur ses enfants.

Une relation qui prend son temps

Dieu a le temps. La relation d'alliance s'établit sans terme. C'est la conséquence de la gratuité et de la totalité du don qui nous est fait.

Dans le travail social, même si la mesure éducative comporte des échéances par obligation légale, elle ne commence pas avec une fin arrêtée d'avance. Elle est sans terme défini puisqu'elle peut être renouvelée pour l'intérêt des enfants.

Une relation qui ne juge pas

Si Dieu nous jugeait ou s'il faisait l'inventaire de nos faiblesses, de nos abandons, de nos asservissements et de nos misères, il ne pourrait pas établir une relation d'alliance, tout juste une relation de condescendance pour le salut qu'il nous donne. Cela ne nous fait pas oublier que la liberté de l'homme choisit de se tourner vers Dieu ou de le nier ou le rejeter. Le jugement de Dieu n'est que le reflet de notre propre refus et de notre propre jugement sur nous-mêmes. Malgré nos faiblesses, la relation d'alliance est toujours possible.

Dans le travail social, pour qu'une relation éducative soit efficace et qu'elle prenne une dimension d'alliance, il est nécessaire qu'elle ne soit pas porteuse de jugement mais constructive et tournée vers un futur possible exempt des principales difficultés rencontrées par la famille. Il est alors possible de parler d'espérance, cette vertu qui se porte sur un présent-futur qui se transforme en termes de liberté, de grandissement et de dignité. Cela rejoint l'espérance chrétienne.

Une relation tournée vers un autre, extérieur aux protagonistes

La relation d'alliance ne se suffit pas à elle-même. Elle n'est pas destinée à rester en fonctionnement binaire car elle est, avant tout, ternaire. Elle génère d'autres intervenants pour conforter la relation binaire, mais surtout pour l'élargir. Concrètement, la parole de Dieu passe par différents canaux qui se confirment les uns les autres pour être discernés comme étant la parole de Dieu. La relation d'alliance est une immense toile où chacun devient tisserand de la relation qu'il construit avec Dieu, mais aussi avec les autres.

Dans le travail social, le travailleur social appartient à une équipe de professionnels qui va intervenir par des biais différents renforçant la relation établie. Cela suppose beaucoup de mises en commun d'informations et d'analyses et nécessite une grande humilité pour accepter de partager et de recevoir des informations que l'on aurait aimé avoir directement. Les remises en cause sont dérangeantes. Pour le parent ou l'enfant, il est réconfortant de percevoir que le professionnel qu'il rencontre n'est pas tout seul pour analyser et comprendre son histoire personnelle, ses difficultés, et faire des propositions d'action. L'objectivité, dans ce type de travail, est la rencontre et la confrontation des subjectivités. La relation qui se construit entre un travailleur social et une famille (parents et enfants) peut être comparée aux trois vertus théologiques : il faut de la foi, de l'espérance et de la charité face à des situations qui, au demeurant, semblent relever de l'impossible et pour lesquelles le diagnostic est sombre. Il n'est pas besoin de faire du misérabilisme pour s'imaginer ces situations. Pourtant, il appartient aux travailleurs sociaux, certes payés pour cela, de mettre tout en œuvre pour qu'une évolution positive voie le jour.

Une relation qui vise celui qui n'a pas la parole

Quand on voit le Christ œuvrer, il s'intéresse aux

personnes qui sont atteintes dans leur être, dans leur dignité ou par l'isolement social. Les exemples sont nombreux : les lépreux, bannis de la société, les aveugles, les sourds-muets, la femme adultère, la femme hémorroïdaire, la Samaritaine, etc. Certes, il les guérit, mais il leur redonne un statut social, une appartenance à une famille. Il leur permet de retrouver leur dignité.

Dans le travail social, on est en permanence en contact avec ceux qui dérangent la société ou n'y ont pas de place, avec toutes les difficultés éducatives, sociales qui les caractérisent. Certes, il ne fait pas de miracles. Mais son objectif est bien de permettre que la dignité des personnes rencontrées soit restaurée.

En prononçant son ordonnance d'assistance éducative, le Juge des enfants fixe un cadre qui s'impose à la famille, au service éducatif qui doit accompagner la famille et au travailleur social chargé du suivi éducatif de la famille. Les balises sont posées : « Attendu que monsieur et madame Untel présentent des difficultés... attendu que l'enfant G. se trouve en situation de risque de danger, attendu que..., ordonnons qu'une mesure éducative se mette en place pour une durée de... Au terme de la mesure, un bilan sera établi, un rapport qui nous sera adressé... »

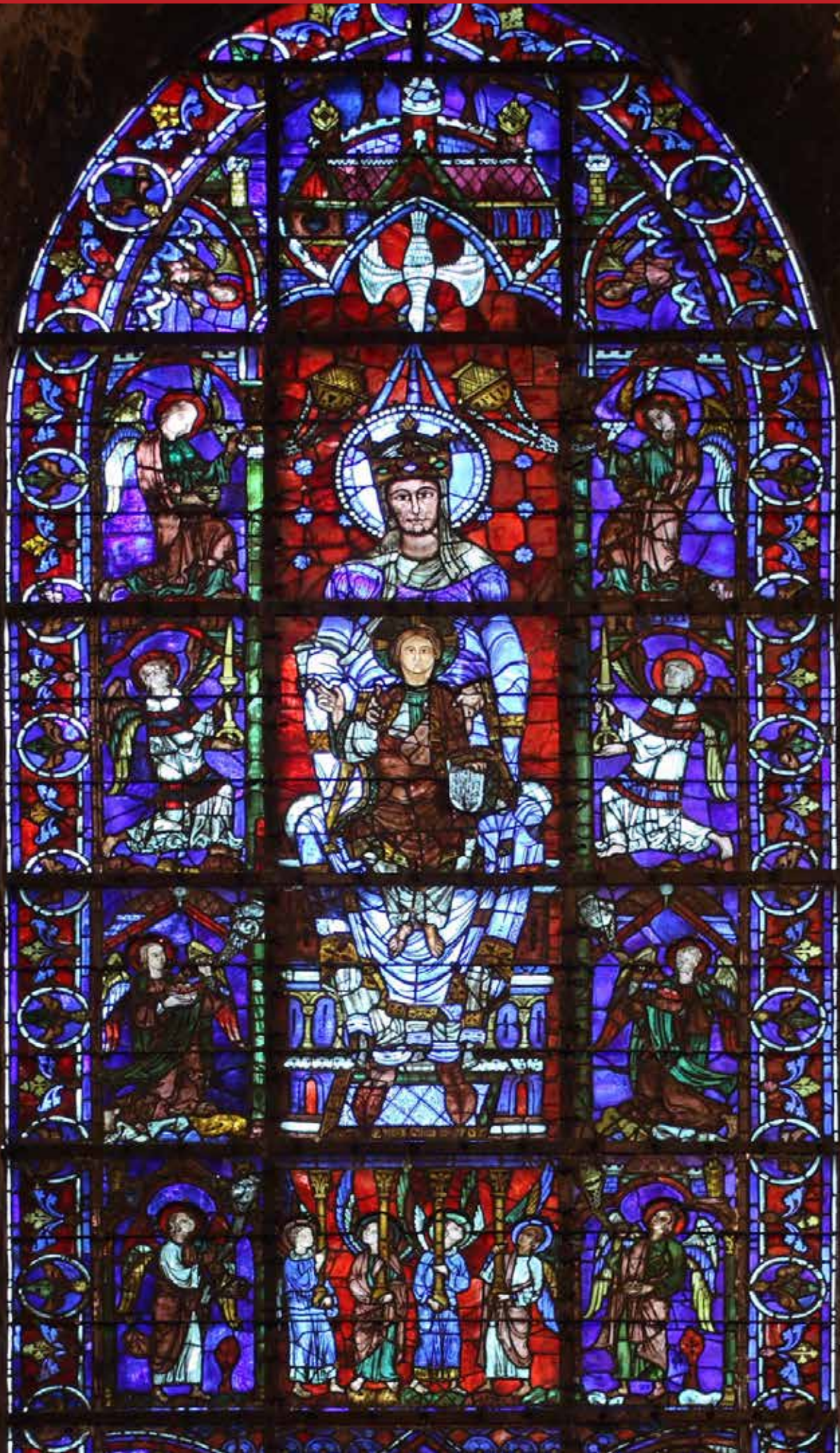
L'ordonnance, adressée à la famille et au service éducatif dans les mêmes termes, fixe le cadre. En général, rien n'est dit de ce qui est à faire. Tout est à construire bien qu'il ne faille pas oublier que d'autres services sont souvent intervenus auparavant. Pourtant, le travailleur social se trouve devant une page blanche qui devra être écrite par la famille, le service éducatif et lui-même. On pourrait dire que l'ordonnance fixe la taille de la page, mais ne permet pas de déterminer comment elle sera remplie. C'est bien là la limite de la justice qui ne peut proposer qu'un cadre formel.

La relation d'alliance offre une ouverture à la décision judiciaire ou administrative car elle va donner corps aux échanges nécessaires qui seront mis en place pour mettre en œuvre la mesure. Nous retrouvons la notion d'œuvre, c'est-à-dire un déroulé de travail qui soit unique et propre à la situation rencontrée. La relation d'alliance va donner corps à l'œuvre entreprise.

En conclusion, le travail social utilise des méthodes qui s'appuient sur le don et l'alliance. N'est-il pas alors l'écho direct de la charité ?

*Extrait de « Oser la charité »
de Bernard Pommereuil (éditions Vie chrétienne)*





LES BIENHEUREUX ET LES SAINTS DE L'ORDRE DANS L'ÉGLISE

La vénération des saints de l'Ordre de Malte est un élément essentiel de la spiritualité de l'Ordre, ces saints sont connus et pour la plupart d'entre eux vénérés localement. Les chevaliers profès, en qualité de religieux de l'Ordre, ont conservé une vénération très particulière à tous les saints de l'Ordre, vénération qui les rattache à la tradition ancestrale de son histoire. Au fur et à mesure des mois à venir, nous allons découvrir en entrant dans le jardin secret de Malte, et la vie et le parfum de ces fleurs cachées, trop bien cachées ! Pour mettre en lumière l'admirable don de soi que ces saintes et ces saints ont pu apporter à la spiritualité de l'Ordre. Raviver leurs souvenirs et raviver leurs vénération par nos prières est un devoir de mémoire que nous nous devons d'accomplir pour les rendre plus présents là où la sainteté nous manque, là où les hauts faits de sacrifice nous sont nécessaires, là où nos demandes d'intercession deviennent essentielles pour leur ultime sanctification. Dans ces quelques pages, nous nous efforcerons de découvrir les saints et bienheureux de l'Ordre dont le mémorial a été fixé par l'Église dans le courant du mois. Comme toutes les institutions religieuses, l'Ordre a compté dans ses rangs des hommes et des femmes qui ont été distingués par l'Église et « les a fait porter sur les autels ». Le Missel de l'Ordre de Malte indique: « Depuis son origine l'Ordre a attiré à lui un grand nombre d'hommes et de femmes, la sainteté de certains d'entre eux a laissé des traces dans l'histoire de l'Église. Mais à côté de ces hommes et de ces femmes "illustres", il y a de nombreux frères et sœurs inconnus qui ont donné leur vie selon la tradition de l'Ordre : tuitio fidei et obsequium pauperum... Ils nous rappellent que nous sommes tous appelés à la sainteté. »



BIENHEUREUX CLEMENS AUGUST, CARDINAL VON GALEN MEMORIAL 22 MARS



Bienheureux Clemens August, cardinal von Galen, membre de l'Ordre souverain militaire hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte. Clemens August, comte von Galen, est né en 1878 à Oldenburg-Allemagne, onzième de treize enfants dans une famille profondément religieuse.

Il a été ordonné prêtre en 1904 et a exercé ses activités pastorales à Münster et Berlin, où il a vécu les moments difficiles de la Première Guerre mondiale, la difficulté de l'après-guerre, et une grande partie de la république de Weimar.

En 1929, il est rappelé à Münster et y est nommé évêque. Déjà dans sa première lettre pastorale de carême en 1934, il expose et critique l'idéologie néo-païenne du nazisme (nationaux-socialistes qui avaient pris le pouvoir).

Il fut l'un des évêques que le pape Pie XI appela en 1937 pour aider à préparer l'encyclique « Avec une brûlante inquiétude » contre la doctrine raciale des nazis.

En 1941, les autorités nazies conseillent à Hitler d'assassiner l'évêque Galen.

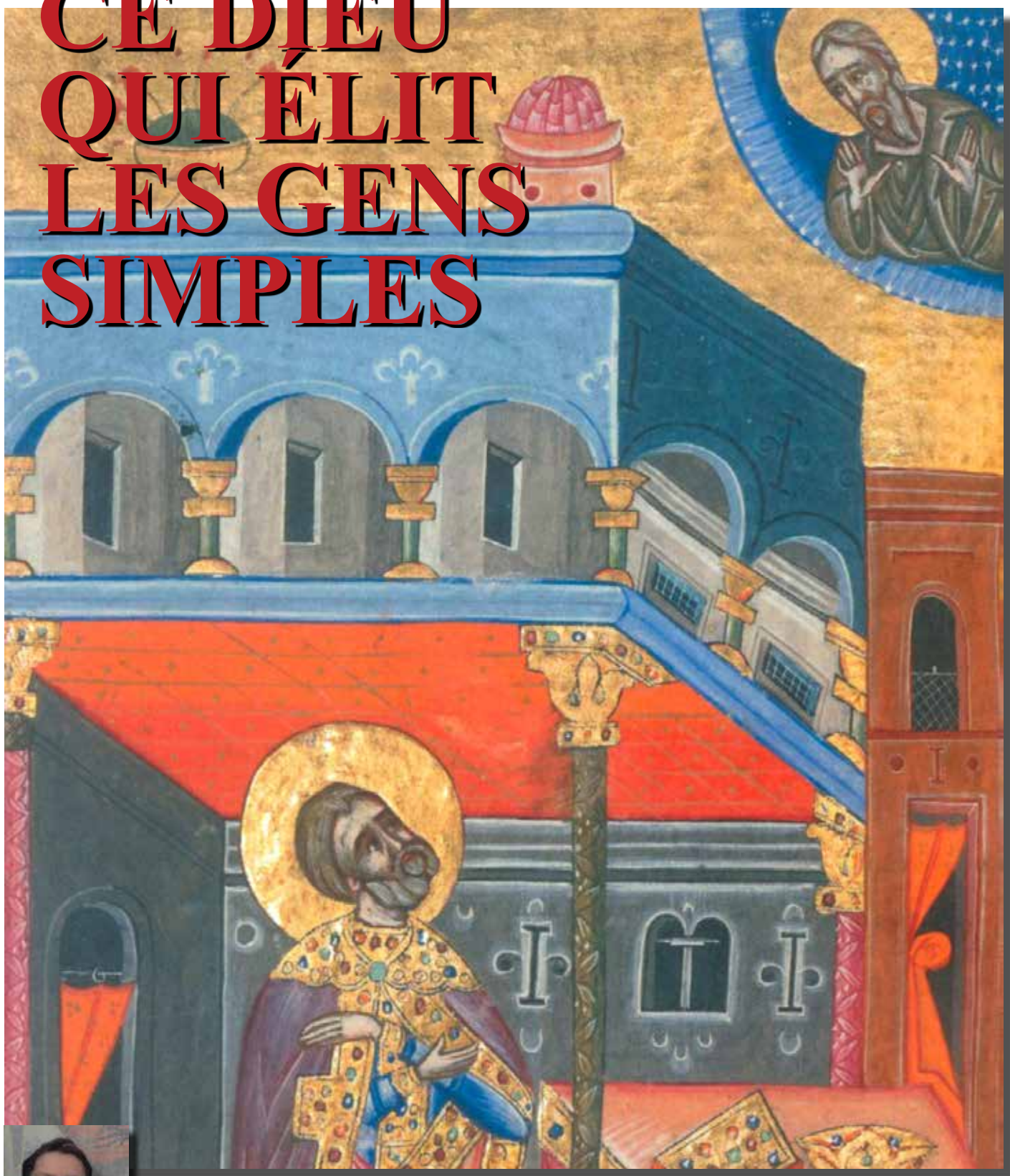
Craignant de s'attaquer à lui, ils enferment à sa place 37 prêtres dans les camps de concentration, où 10 d'entre eux périssent. Dans la période troublée de l'après-guerre, il insuffle du courage à de nombreuses personnes, et est surnommé « le lion de Münster ». En février 1946, le pape Pie XII l'élève au rang de cardinal pour sa résistance courageuse contre le nazisme. Il meurt le 22 mars 1946. Sa devise épiscopale était « Nec nec laudibus timore »: « Indifférent aux éloges, non affecté par la peur ». Bienheureux Clemens August, nous prions ton intercession que tous puissent trouver inspiration dans votre devise.

PRIÈRE

Bienheureux Clemens August, nous te prions pour que nos vies soient inspirées par ta devise, pour que la peur ne pénètre jamais dans nos cœurs raffermis par la foi, et que nous soyons les humbles serviteurs de ta parole et de nos Seigneurs les pauvres et les malades. Nous te demandons de bien vouloir nous rendre indifférents aux éloges que ce monde peut nous adresser et nous détourner ce faisant de notre mission de service.

Nous te le demandons par Jésus-Christ, ton fils, notre Seigneur, qui vit et règne avec toi dans l'unité du Saint-Esprit, un seul Dieu pour les siècles des siècles. Amen.

CE DIEU QUI ÉLIT LES GENS SIMPLES



ARME LÉCU,
religieuse dominicaine, médecin en prison.

Peut-on vouloir être élu de Dieu, et comment l'être ? Dieu ne nous laisse pas préjuger de l'avenir, et les chemins de l'élection divine sont parfois bien déroutants. Et pourtant, si tout était beaucoup plus simple que ce que nous imaginons ?

Élus de Dieu, à quelles conditions ?

Dans la Bible, la question de l'élection est bien compliquée. S'agit-il du choix de Dieu, ce que l'on pourrait appeler « *vocation* » mais qui n'est pas beaucoup plus facile à comprendre qu'« *élection* » ? S'agit-il du choix des hommes, ou d'un prophète inspiré, qui désignent un des leurs pour une tâche particulière ?

Pour régner, il faut renoncer

Dans le livre des Juges par exemple, deux courants s'affrontent : les uns veulent un roi, et les autres trouvent que c'est bien dangereux, car Dieu seul est roi. Une petite parabole étonnante est racontée dans ce livre (Juges 9, 8-15). « *Un jour les arbres se mirent en chemin pour oindre un roi qui régnerait sur eux. Ils dirent à l'olivier: « Sois notre roi! »* Mais l'olivier n'a pas envie de renoncer à son huile « pour aller se balancer au-dessus des arbres », et il décline l'offre. Alors, on demande au figuier, mais il ne veut pas renoncer à ses fruits. Alors, on demande à la vigne, mais elle ne veut pas renoncer à son vin. Alors, on demande au buisson d'épines, qui accepte volontiers et invite (sous la menace) tous les arbres à venir s'abriter sous son ombre, « *sinon un feu sortira du buisson d'épines et il dévorera les cèdres du Liban!* »

C'est un texte très instructif. Il apparaît qu'il n'y a pas d'arbre « *providentiel* » pour régner sur les autres arbres. Ceux qui auraient pu être les mieux placés ont d'autres choses bien plus intéressantes à faire. Il apparaît que pour « *régner* », il faille renoncer. Nous semblons assez loin de la politique telle que nous la vivons, dans laquelle le pouvoir, à première vue, semble être un objet à conquérir plutôt qu'un renoncement. Pourtant, beaucoup d'hommes et de femmes d'État mettent le service du bien commun au centre de leur action. Mais ils ne font pas de bruit.

Le buisson qui semble bien avide arrive au pouvoir parce que ceux qui auraient pu exercer ce pouvoir n'en ont pas voulu. C'est un choix par défaut. D'où une autre question pour nous : là où nous sommes, portons-nous la charge qui nous échoit sans nous défigurer, dans nos associations, nos lieux de travail, nos communautés chrétiennes ? Le livre des Juges (clairement hostile à l'instauration d'un pouvoir royal) décrit un buisson menaçant : il annonce qu'il détruira ceux qui ne voudraient pas s'abriter sous son ombre. Il y a finalement bien un critère, une condition non pour être élu, mais pour ne pas l'être : vouloir le pouvoir, et le rechercher à tout prix est le plus sûr moyen de n'être pas élu. L'élection selon les hommes n'est pas l'élection selon Dieu.

Des élus inattendus

A contrario, de nombreux autres récits esquissent des modes d'élection propres à la Bible. Jacob vole son droit d'aînesse à son frère, avec semble-t-il la bénédiction de Dieu, ce qui est un mode d'élection un peu spécial. David est aux champs quand le prophète vient choisir un futur roi parmi ses frères, car il est tout jeune encore. Personne n'avait pensé à lui. Salomon sera désigné roi sans problème, mais il finira mal : lui qui avait débuté son règne humblement en demandant à Dieu la sagesse finira en cherchant l'avenir chez une cartomancienne ! L'élection ne préjuge pas de l'avenir. Jésus choisit les siens dans des milieux très hétérogènes : des pécheurs, des gens mal vus (un précepteur d'impôt), des quasi anarchistes (les zélotes). Y avait-il des conditions pour qu'il les choisisse ? Non, seulement un appel, « *viens* » et une réponse : ces hommes l'ont suivi. Là encore, l'élection ne préjuge pas de l'avenir. Il y a là Pierre, qui va trahir et malgré tout surmonter la déception qu'il a causée à Jésus en lisant dans son regard son pardon, et Judas, qui va trahir et ne le supportera pas.

Une élection sans conditions

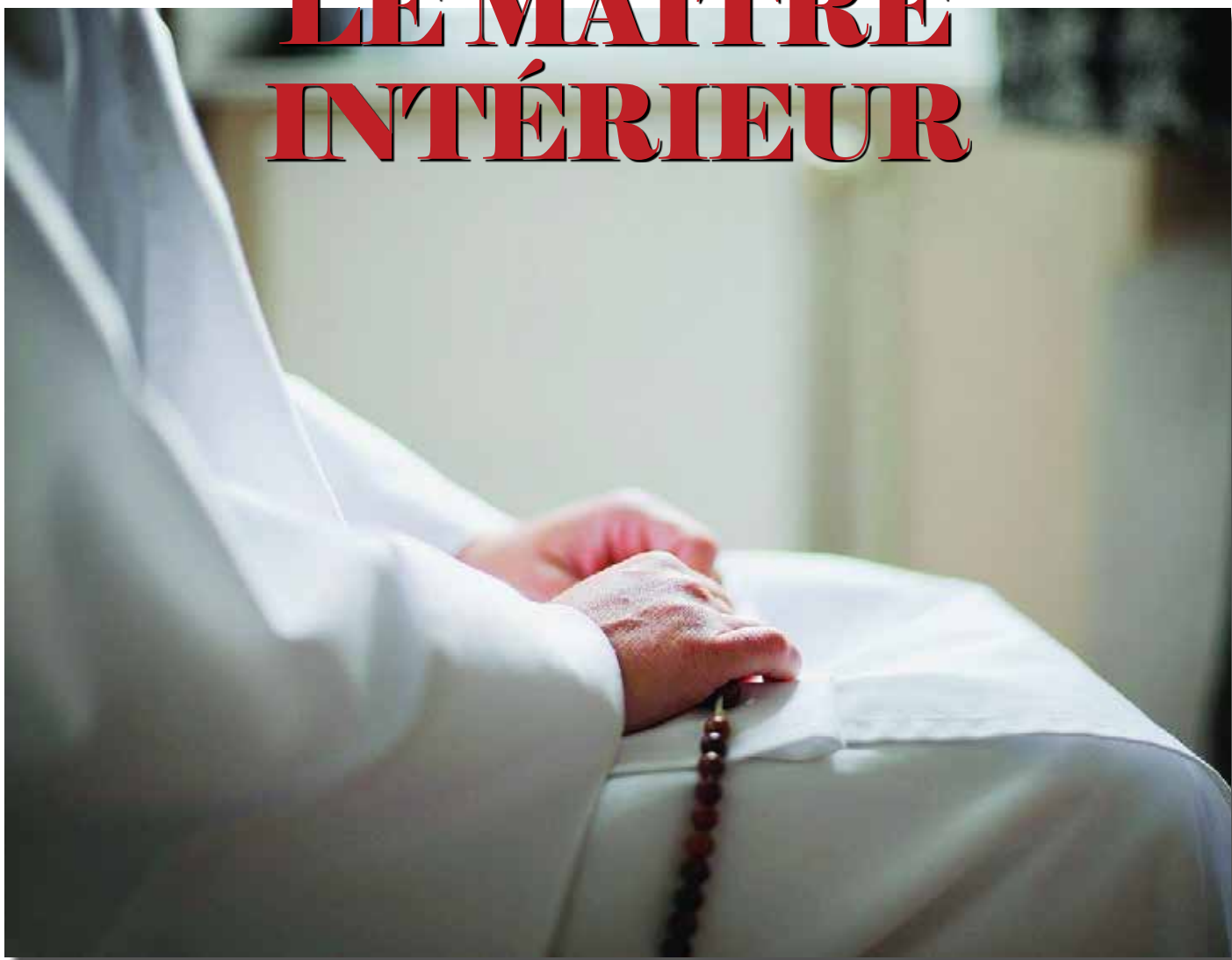
Mais l'élu par excellence est une femme, Marie. Son élection ne lui confère aucun pouvoir. Elle n'y comprend sans doute pas grand-chose, mais accepte l'inconnu, avec une simplicité désarmante. Elle n'a aucune hésitation. Y avait-il des conditions pour cette élection ? En toute vérité, je crois que non. Le choix de Dieu est sans condition. Il nous choisit chacun et c'est cela qui nous donne vie. Marie marche devant. Par la grâce du Christ qu'elle a portée en elle, par la grâce de la mort du Christ, comme le dit l'oraison du 8 décembre, elle est immaculée, elle vit intégralement dans l'amour de Dieu et nous montre que chacun de nous peut vivre de cet amour, si nous répondons avec cette simplicité qu'elle nous aide à comprendre.

Cette simplicité est le contraire de la duplicité. Elle ne retient rien pour elle-même, mais elle risque tout. Elle ouvre la voie à tous, et j'aime à croire que la première à suivre ce chemin dessiné en elle est Marie de Magdala. Première nommée par son nom au matin de Pâques, elle est élue parce qu'elle est là, et elle est là parce qu'elle a beaucoup aimé. Elle est là de grand matin comme elle fut là dans la nuit au pied de la Croix, baignée dans l'amour de son Seigneur, aux côtés de la mère de Jésus, enveloppée comme elle par la nuit qui s'étend sur le monde, mais ne peut détruire ceux qui aiment.

Il n'y a pas d'autre condition pour être élu que de tenter d'être là, auprès du Seigneur, présent à ce monde et à nos vies.

Extrait de « Les Cahiers Croire – l'élection engager l'avenir »

LE MAÎTRE INTÉRIEUR



LA VIE SPIRITUELLE

*Q*u'est-ce que la vie spirituelle ? ce n'est pas la vie d'un esprit désincarné mais la vie de l'Esprit de Dieu incarnée dans une vie d'homme, selon toutes les dimensions de son être (car « le corps [aussi] est pour le Seigneur » [1 Co, 6, 13]). Nous sommes des hommes spirituels, au sens chrétien du terme, dans la mesure où nous vivons selon l'Esprit et où l'Esprit vit en nous. « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit du Christ, il ne lui appartient pas » (Rm 8, 9). Je dirai même que nous sommes, tout court, selon que nous vivons dans l'Esprit-Saint. L'Esprit nous fait vivre de la vie même de Dieu. Et Dieu est la Réalité, la seule véritable. S'adonner à la vie spirituelle, ce n'est pas restreindre son champ de vision à une partie du réel. C'est au contraire l'élargir jusqu'à l'embrasser dans toutes ses dimensions.

Le plus souvent, nous sommes terriblement myopes. Nous vivons au niveau le plus superficiel de notre être. Nous agissons comme si notre vie consciente et naturelle était le tout de notre existence. Plus encore, nous la réduisons à la vie consciente conceptualisée

dans le schéma rationaliste et quantifiant de notre culture actuelle, en excluant tout ce qui n'y entre pas. L'histoire, l'art, la sagesse millénaire de tant d'autres civilisations nous montrent qu'il y a infiniment plus dans l'homme et dans la réalité. Pour prendre un exemple qui nous est familier aujourd'hui, la psychologie des profondeurs nous montre qu'il existe également en nous une vie préconsciente et inconsciente, plus étendue et aussi puissante que la vie consciente dont elle diffère par sa structure, ses lois et sa logique.

De la même façon, il y a en nous une vie spirituelle qui n'est pas — pour poursuivre l'image — située à un étage inférieur à celui de la vie inconsciente, mais qui englobe tout l'être de l'homme, conscient et inconscient. Elle est plus étendue que la vie naturelle et ouvre sur les espaces immenses de la vie divine. Elle aussi a sa structure et ses lois, très mystérieuses pour nous. Cependant l'expérience d'hommes spirituels à travers les siècles a donné naissance à une certaine connaissance empirique des lois de cette vie. Et surtout, l'Esprit du Christ nous y guide, nous donnant quelque lumière.

La vie spirituelle doit être le milieu où se meut le moine — et tout homme de foi d'ailleurs —, car elle n'est autre que la vie de foi. Cette vie doit être l'horizon à partir duquel s'évalue l'importance de toute chose, selon la règle de l'éternité. Le chrétien doit porter ses jugements dans la lumière de l'Esprit ; ses actes doivent être inspirés par la motion de l'Esprit. Sa logique doit être la logique de l'Esprit, c'est-à-dire la logique de l'Amour qui guide les saints et les rend parfois si déconcertants pour nous. Nous jugeons trop souvent selon des critères de ce monde, intéressés et vraiment courts.

LA FOLIE DE LA FOI

Nos yeux humains reçoivent des choses une image « renversée » : le plafond est en bas, le plancher en haut. C'est grâce à une opération ultérieure que l'image est redressée et que nous voyons le plafond en haut et le plancher en bas. De la même façon, la foi opère un renversement de l'image de la réalité que la raison nous présente : ce sont les pauvres qui sont heureux ; la mort est la porte de la vie ; perdre sa vie par amour, c'est la sauver... Il faut nous habituer à faire constamment ce redressement. Autrement, nous nous mettons à voir le plafond en bas et le plancher en haut. Nous sommes pris par l'illusion collective du monde matérialiste, non croyant, centré sur le petit moi.

« Ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes » (1 Co 1, 25). « Nous sommes fous à cause du Christ », dit saint Paul (1 Co 4, 10). Soyons fous de cette folie-là (voir 1 Co 3, 18). Toute notre sagesse est fondée sur la folie de la Croix, renversement de toute sagesse humaine (voir 1 Co 1 et 2). Nous parlons, trop peut-être, du sage équilibre de notre vie. Nous oublions qu'humainement, il faut être fou pour embrasser la foi chrétienne ! « C'est un feu que je suis venu apporter sur la terre » (Lc 12, 49).

POUSSÉS PAR L'ESPRIT

Rappelons que c'est l'Esprit qui a « poussé » le Christ au désert (Mc 1, 12). « Il fut dans le désert, conduit par l'Esprit pendant quarante jours, et il était tenté par le diable » (Lc 4, 12). Les Statuts disent que c'est par les armes de l'Esprit qu'il a surmonté les tentations de l'adversaire (SR 0.2.10). Il n'en sera pas autrement pour nous qui devons le suivre. La mesure d'épreuve que comporte la solitude est une œuvre de l'Esprit. Les tentations du désert ne peuvent donc être surmontées que par les armes de l'Esprit (voir Ep 6, 10-17).

Il est certain que les lumières naturelles ne suffisent pas au commencement d'une vocation monastique — ni au milieu, ni à la fin ! Seule la lumière de l'Esprit

peut donner à la foi la pénétration nécessaire. Seul l'Esprit d'Amour peut nous sensibiliser à l'attrait de Dieu et donner à notre amour la force et l'intensité requises pour, effectivement, préférer le Christ à tout, et nous lancer au désert à sa suite.

« Demeurant à l'école du Saint-Esprit », nos premiers Pères ont découvert peu à peu la forme de notre vie. Qui dit école, dit maître. On nous a déjà rappelé la nécessité de « nous laisser conduire par l'Esprit » — Dieu est seul à savoir où il nous mène — « pour sentir et vivre selon l'Esprit » (SR 4.33.2).

Le texte de saint Paul auquel cette phrase renvoie est Rm 8, 5 : « Ceux qui vivent selon l'Esprit désirent ce qui est spirituel » (B J.) ou « tendent à ce qui est spirituel » (T.O.B.). Mais c'est la Vulgate qui a probablement inspiré les rédacteurs des Statuts : « Spiritualia sapiunt : « Goûtent ce qui est spirituel. » Nous avons là l'expression d'une certaine connaturalité, un instinct né d'une communauté d'être, un « chez soi » dans les choses de l'Esprit, qui caractérisent l'homme « spirituel » conduit, enseigné par l'Esprit. « Goûter » implique une expérience directe, une certaine fruition de ce qui est spirituel, de ce qui vient de Dieu par l'Esprit. Ce Maître-là n'enseigne pas par des paroles extérieures. Il habite en nous (voir 2 Tm 1, 14), dans le temple de nos corps (voir 1 Co 6, 19), dans notre cœur intime (voir Ga 4, 6). De là, il nous mène à la plénitude de la vérité (voir Jn 16, 13), il nous guide, nous console, nous illumine, nous embrase de son amour (voir Rm 5, 5). « Vous possédez une onction reçue du Saint, et tous, vous savez » (1 Jn 2, 20). Nous sommes venus en chartreuse pour chercher Dieu. Mais l'Esprit seul « sonde les profondeurs de Dieu » (1 Co 2, 10). C'est l'Esprit qui révèle la sagesse de Dieu, cachée et mystérieuse, que saint Paul promet au chrétien adulte, sagesse tout autre que celle du monde.

« Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions les dons de la grâce de Dieu. Et nous n'en parlons pas dans le langage qu'enseigne la sagesse humaine, mais dans celui qu'enseigne l'Esprit, exprimant ce qui est spirituel en termes spirituels. L'homme laissé à sa seule nature n'accepte pas ce qui vient de l'Esprit de Dieu. C'est une folie pour lui, il ne peut le comprendre, car c'est spirituellement qu'on en juge. L'homme spirituel, au contraire, juge de tout et n'est lui-même jugé par personne. Car qui a connu la pensée du Seigneur pour l'instruire ? Or nous, nous avons la pensée du Christ » (1 Co 2, 12-16).

La sagesse de Dieu, la pensée du Christ, c'est l'Esprit qui en est la source.

Regardons en nous-mêmes, honnêtement : par quel esprit nous laissons-nous habituellement guider dans

nos actions, nos choix, nos jugements, nos désirs ? Par l'Esprit du Christ ? Ou par notre vanité, notre égoïsme, notre orgueil, notre susceptibilité, des désirs puerils, tout ce que saint Paul nomme la chair ?

SILENCE

Nous trouvons dans les Statuts des enseignements pratiques et sages pour apprendre une vie conduite par l'Esprit. Ils soulignent l'importance du silence.

Silence extérieur d'abord. Il faut le garder « par respect pour le Saint-Esprit qui habite en nous » — en soi et en autrui. Une conversation hors de mesure, inutilement prolongée, « contriste davantage l'Esprit » (SR 2. 14.4).

Mais plus encore silence intérieur. Le critère pour juger de ce qu'il faut admettre d'informations profanes est l'écoute de l'Esprit. « À chacun d'être à l'écoute de l'Esprit pour discerner ce qu'il peut admettre en son intérieur sans troubler le colloque avec Dieu » (SR 1. 6.6). Ce ne sont que des exemples d'une attitude d'écoute attentive, une attitude intérieure de réceptivité, de maniabilité et de souplesse sous l'action du Maître intérieur, qui voudrait écarter tout ce qui pourrait étouffer sa voix.

« Plus le moine aura séjourné en cellule, plus il y demeurera volontiers, à condition de s'y occuper avec ordre et avec fruit, par la lecture, l'écriture, la psalmodie, la prière, la méditation, la contemplation et le travail. Durant ce temps, qu'il prenne l'habitude d'une écoute tranquille du cœur, qui permette à Dieu d'y pénétrer par tous les chemins et tous les accès » (SR 1.4.2).

C'est toute la doctrine de la garde du cœur qui est impliquée ici. Cela est très important et peut aller loin. Notre silence n'est pas quelque chose de négatif, mais une forme d'attention, une réceptivité positive. Il doit être comparé à la figure de Marie de Béthanie assise aux pieds de Jésus, se faisant toute attention à sa parole. Par son silence, le moine s'ouvre à la Parole de Dieu dans la lectio divina, la prière, le « naïf » regard de sa foi qui reçoit Dieu dans toutes ses créatures.

Une vie de prière sans silence intérieur n'est pas possible. Ce silence peut aller jusqu'à l'oubli total de nos discours intimes, de nos concepts et de nous-mêmes, pour entrer dans ce silence de Dieu qui est plénitude de vie, de lumière et d'amour. C'est là que nous pourrions entendre cette unique Parole prononcée dans l'Amour, le Verbe, qui nous introduit dans la lumière inaccessible du Père.

OÙ NOUS MÈNE L'ESPRIT ?

« Oui persévère sans défaillance dans la cellule et se laisse enseigner par elle tend à faire de toute son existence une seule prière continuelle. [...] Purifié

par la patience, nourri et fortifié par la méditation assidue de l'Écriture, introduit par la grâce du Saint-Esprit dans les profondeurs de son cœur, il pourra désormais, non seulement servir Dieu, mais adhérer à Lui » (SR 1.3.2).

Ce n'est pas la cellule matérielle qui nous enseigne, mais elle fournit un cadre de solitude et de silence qui nous permet d'écouter et d'être enseignés par l'Esprit. L'aboutissement de cet enseignement est d'abord la prière continuelle que les Pères du désert prisaient tant, une constante attention à Dieu et un incessant mouvement du cœur vers lui.

Nous savons que la prière nous dépasse. Dans sa réalité la plus profonde, elle est un gémissement de l'Esprit en nous que Dieu seul comprend vraiment (voir Rm 8, 26). Soyons convaincus que la prière est un don de l'Esprit. Personne ne peut dire « Jésus est Seigneur », si ce n'est par l'Esprit. Cela est vrai au plus haut point de la prière pure dont parlent les Statuts : « Que notre cœur soit comme un vivant autel d'où s'élève sans cesse vers le Seigneur une prière pure ; et que celle-ci imprègne toutes nos actions » (SR 1.4.11). Cette prière est le fruit le plus parfait de la foi et de l'amour, elle conduit à l'union intime avec Dieu autant qu'il nous est possible de l'atteindre sur cette terre.

C'est à cette réalité mystique que se réfère la phrase de SR 1.3.2 précédemment citée : « Non seulement servir Dieu, mais [aussi] adhérer à Lui. » Telle est la finalité de l'action de l'Esprit. Dans la pensée de Guillaume de Saint-Thierry, de qui provient cette citation, il s'agit du repos contemplatif par excellence de celui qui est devenu un seul esprit avec le Seigneur (voir 1 Co 6, 17). Il nous indique aussi quelque chose de l'itinéraire spirituel : par la grâce du Saint-Esprit, le moine est introduit dans les profondeurs de son cœur et c'est ainsi qu'il est uni avec Dieu, et c'est en ce « lieu » qu'il le rencontre. La voie vers Dieu passe par une expérience et une transformation profonde de soi. Le cœur, on le sait, désigne ici le centre d'intégration personnel des facultés humaines (intellectuelles, émotionnelles et même physiques), la source de toute vitalité humaine et spirituelle. Il est le lieu du combat spirituel. Entrer dans les profondeurs de son cœur signifie un chemin à parcourir, par lequel la conscience se libère des idoles, se dépouille de toutes les peaux mortes d'égoïsme, d'orgueil et d'illusion, et descend au centre de son être dans l'humilité, la vérité et enfin l'amour, pour y trouver le lieu de Dieu, le lieu où jaillit l'eau pure de son Amour créateur. « Là [dans la solitude et le silence], on s'efforce d'acquérir cet œil dont le clair regard blesse l'Époux d'amour, et dont la pureté limpide voit Dieu... Là, pour la peine du combat, Dieu accorde à ses lutteurs la récompense désirée : une paix que le monde ignore et la joie dans l'Esprit-Saint » (SR 1.6.16). La joie de l'Amour,

«répandu dans notre cœur par l'Esprit-Saint qui nous est donné » (Rm 5, 5).

« Ainsi pourrions-nous, par la grâce du Seigneur, parvenir à la charité parfaite, qui est le but de notre état comme de toute vie monastique, et qui nous conduira à l'éternelle béatitude » (SR 0.1.4).

APPENDICE

« Pour en revenir au vouloir foncier, l'âme doit examiner d'abord ce qu'elle veut ainsi, ensuite dans quelle mesure et de quelle manière elle le veut. Si ce qu'elle veut absolument, c'est Dieu, il lui faut voir dans quelle mesure et de quelle manière elle Le veut. Jusqu'au mépris de soi ? De tout ce qui existe ou peut exister ? Et non seulement en vertu du jugement de la raison, mais encore d'un désir amoureux de l'âme, de sorte que la volonté soit plus que volonté : amour, dilection, charité, unité d'esprit ? » Tels sont, en effet, les degrés de l'amour de Dieu. Une volonté fortement tendue vers Dieu, c'est l'amour. La dilection, c'est l'adhérence, l'union. La charité, c'est la jouissance. Quant à l'unité d'esprit avec Dieu, c'est, pour l'homme au cœur élevé, la perfection de la volonté dans son ascension vers Dieu : non seulement l'âme veut ce que Dieu veut, mais tel est son désir d'amour, que dis-je, la perfection de son désir, qu'elle ne peut vouloir autre chose que ce que Dieu veut. [...]

« Toute la perfection des saints c'est donc la ressemblance divine. Or, refuser d'être parfait, c'est faillir. Et c'est pourquoi il faut sans cesse, en vue de cette perfection, entretenir la volonté, cultiver l'amour ; empêcher la volonté de se répandre çà et là sur des réalités étrangères ; veiller sur l'amour, de peur qu'il ne se flétrisse. Car la seule fin de notre création, comme de notre vie, c'est la ressemblance avec Dieu : à son image, en effet, nous avons été créés. » Or il existe une ressemblance avec Dieu que nul être vivant ne dépouille qu'avec la vie. [Ressemblance en tant qu'être vivant.] [...]

Il est une autre ressemblance, plus proche de Dieu, parce que volontaire, et qui réside dans la vertu. C'est lorsque l'âme raisonnable brûle d'imiter, en quelque sorte, par la grandeur de sa vertu, la grandeur du souverain Bien, et l'immutabilité de l'éternité divine par sa constance à persévérer dans le bien.

Au-dessus d'elle, cependant, il est encore une autre ressemblance avec Dieu [...] tellement particulière dans ce qu'elle a de singulier, qu'on ne lui donne plus le nom de ressemblance, mais celui d'unité d'esprit. C'est quand l'homme devient avec Dieu une seule chose, un seul esprit, non seulement par l'unité d'un même vouloir, mais encore par je ne sais quelle expression plus vraie d'une vertu qui n'est plus capable, ainsi qu'on l'a déjà dit, de vouloir autre chose.

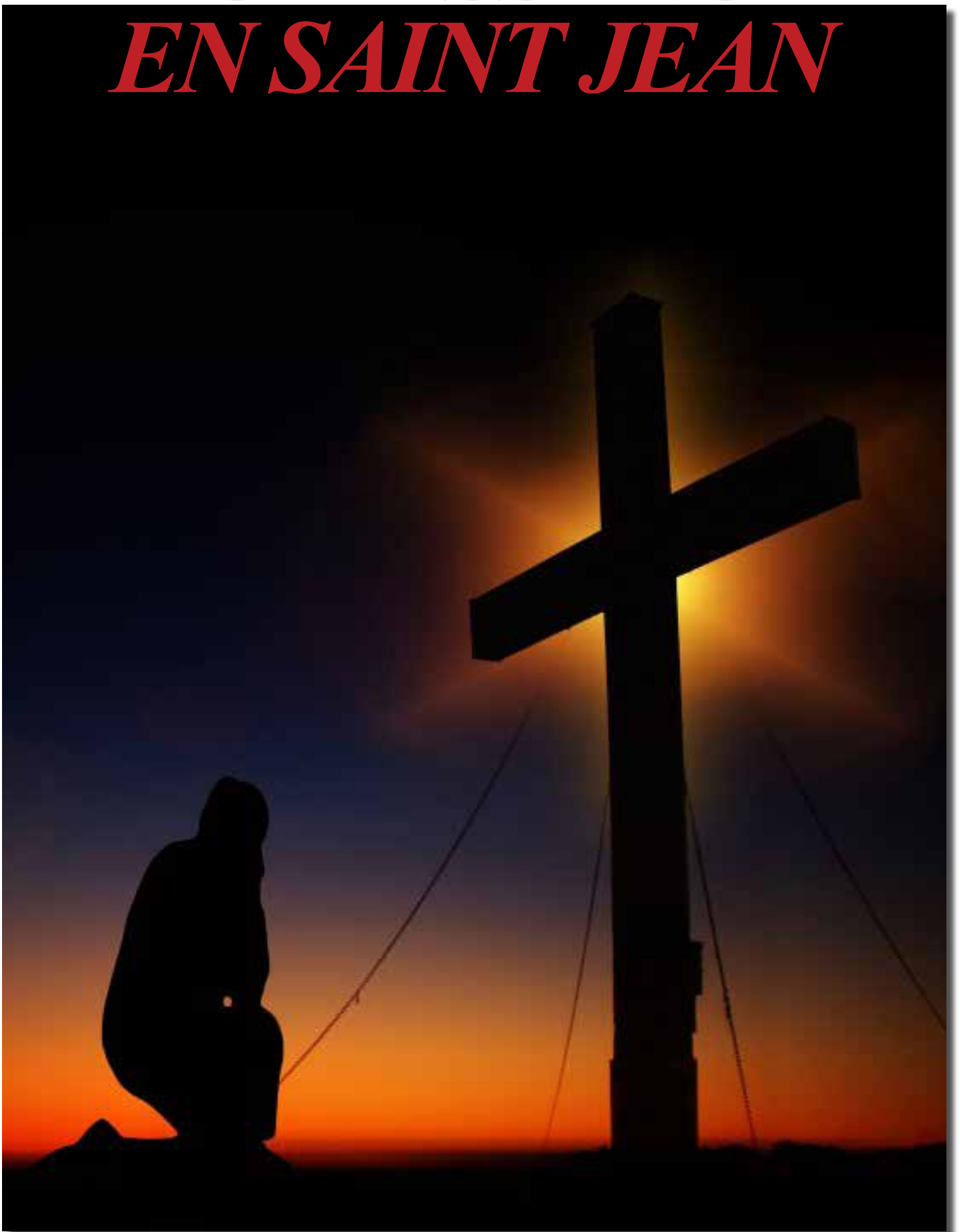
On l'appelle « unité d'esprit », non seulement parce

que l'Esprit-Saint la réalise ou y dispose l'esprit de l'homme, mais parce qu'elle est effectivement l'Esprit-Saint lui-même, l'Amour-Dieu. Elle se produit, en effet, lorsque Celui qui est l'Amour du Père et du Fils, leur Unité, leur Suavité, leur Bien, leur Baiser, leur Étreinte et tout ce qui peut être commun à l'un et à l'autre dans cette Unité souveraine de la Vérité et dans la Vérité de l'Unité, devient - à sa manière pour l'homme à l'égard de Dieu, ce qu'en vertu de l'union consubstantielle il se trouve être pour le Fils à l'égard du Père, et pour le Père à l'égard du Fils ; lorsque la conscience bienheureuse se trouve prise dans l'étreinte et le baiser du Père et du Fils ; lorsque, d'une manière ineffable, inimaginable, l'homme de Dieu mérite de devenir, non pas Dieu certes, mais cependant ce que Dieu est : l'homme étant par grâce ce que Dieu est en vertu de sa nature » (Guillaume de Saint-Thierry, Lettre aux Frères du Mont-Dieu, nos 256-257, 259-263, Paris, Cerf, coll. « Sources chrétiennes », n° 223).

*Extrait du
« Le discernement des esprits par un chartreux »*



L'OBÉISSANCE EN SAINT JEAN



Le regard contemplatif de Jean dégage les réalités profondes. Jésus est le Verbe, le Fils unique de Dieu, égal à Dieu (cf. Jn 5, 18) et Dieu lui-même (cf. Jn 1, 1). Grâce au mystère de l'Incarnation, la dépendance dans l'égalité du Fils par rapport au Père au sein de la Sainte Trinité se trouve comme traduite sous une forme humaine dans une soumission volontaire, humble et totale.

L'OBÉISSANCE DE JÉSUS

Jésus vient dans le monde chargé d'une mission au nom du Père : « *Non pour faire sa volonté, mais la volonté de Celui qui l'a envoyé* » (Jn 5, 30 ; 6, 38). Maintes fois il appelle son Père « *Celui qui l'a envoyé* », prenant ainsi l'attitude de celui qui est envoyé de par un commandement, pour accomplir l'œuvre de Dieu (cf. Jn 4, 34). Toute la vie de Jésus, tout son agir sont suspendus à cette volonté du Père.

« *En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père ; car ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement* » (Jn 5, 19).

« *Moi, je ne puis rien faire de moi-même : je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste parce que je ne cherche pas ma propre volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé* » (Jn 5, 30).

Ce qu'il voit faire au Père, ce qu'il entend ; la source de l'agir et de la parole de Jésus est dans la contemplation du Père ; son regard ne le quitte pas, son oreille est tendue vers lui. Il fait sienne la volonté du Père dans une disponibilité constante et totale.

« *Je fais toujours ce qui plaît au Père* » (Jn 8, 29).

Et cette expression si forte :

« *Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre* » (Jn 4, 34)

Les Juifs livrent Jésus, les Romains le crucifient, Jésus y voit la réalisation du dessein du Père. Flagellé, ligoté, objet de moquerie, il peut affirmer avec sérénité à Pilate : « *Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir s'il ne t'avait été donné d'en haut* » (Jn 19, 11).

Jésus obéit à Dieu seul ; sa soumission va au Père, au-delà de toute médiation humaine, dans une liberté souveraine.

« *Le Père m'aime parce que je me dessaisis de ma vie pour la reprendre ensuite. Personne ne me l'enlève mais je m'en dessaisis de moi-même ; j'ai le pouvoir de m'en dessaisir et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père* » (Jn 10, 17-18).

« *La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ?* » (Jn 18, 11).

Pourquoi cette soumission radicale ? L'obéissance de Jésus est l'expression concrète et irréfutable de son amour :

« *Que le monde sache que j'aime mon Père et que j'agis conformément à ce que le Père m'a prescrit* » (Jn 14, 31).

L'amour réalise spontanément et sans contrainte la conformité avec la volonté de l'aimé, dans l'union intime des cœurs.

« *J'ai gardé le commandement de mon Père et je demeure en son amour* » (Jn 15, 10).

Cet agir concret et réel assure la présence concrète et réelle du Père.

« *Celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît* » (Jn 8, 29).

Mais cela n'est pas si aisé, car l'œuvre du Père, le salut des hommes, le conduit à l'heure déterminée par le Père, « *son heure* », au Calvaire.

« *Maintenant mon âme est troublée. Et que dire ? Père, sauve-moi de cette heure ? Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure. Père, glorifie ton Nom* » (Jn 12, 27-28).

L'obéissance de Jésus découle de son amour pour le Père et ne vise, dans un désintéressement parfait, que sa gloire. Jésus est décentré de lui-même, il ne s'occupe pas de son intérêt à lui.

« *Je ne cherche pas ma gloire ; quelqu'un [le Père] s'en occupe et juge* » (Jn 8, 50).

Le Père aime et veut le salut des hommes. Cet amour s'incarne en Jésus qui s'y livre totalement.

« *Pour eux je me consacre moi-même, afin qu'ils soient eux aussi consacrés par la vérité [...] afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux* » (Jn 17, 19-26).

L'OBÉISSANCE DU CHRÉTIEN

Le Verbe s'est fait chair, le Fils s'est livré à la mort, pour que l'Amour de Dieu nous soit donné dans l'Esprit. Devenus ainsi fils adoptifs de Dieu, nous avons à apprendre les mœurs de fils en regardant et en prenant exemple sur Jésus. L'idéal serait que, imitant Jésus, nous ne puissions rien faire sans regarder notre Père, et que, à son exemple, nous ne recherchions jamais nos intérêts égoïstes, mais ceux du Père.

« À ceci nous savons que nous connaissons Dieu : si nous gardons ses commandements. Celui qui dit : "Je le connais" mais ne garde pas ses commandements, est un menteur et la vérité n'est pas en lui. Mais celui qui garde sa parole, en lui, vraiment, l'amour de Dieu est accompli ; à cela nous reconnaissons que nous sommes en lui. Celui qui prétend demeurer en lui, il faut qu'il marche lui-même dans la voie où lui, Jésus, a marché » (1 Jn 2, 3-6).

Le fondement de notre vie nouvelle est un acte de foi qui n'est pas simple adhésion à des vérités abstraites, mais une rencontre personnelle avec Jésus, la Vérité divine incarnée. En saint Jean, croire à Jésus, c'est le recevoir, venir à lui, l'écouter, le suivre, demeurer en lui. Dès lors la vie chrétienne ne peut consister qu'à imiter la conduite du Christ et, avant tout, à s'immerger dans l'immense fleuve de son amour pour son Père, traduit concrètement de façon constante par la conformité en tout à Sa volonté, sous l'impulsion de son Esprit.

« Voici le commandement de Dieu : adhérer avec foi à son Fils Jésus-Christ et nous aimer les uns les autres, comme il nous en a donné le commandement. Celui qui garde ses commandements demeure en Dieu et Dieu en lui. Par là nous reconnaissons qu'il demeure en nous, grâce à l'Esprit dont il nous a fait don » (1 Jn 3, 23-24).

La volonté du Père, c'est maintenant Jésus qui nous la révèle. La loi de l'Alliance nouvelle, c'est la personne et la parole de Jésus ; elle est le retentissement de la découverte de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ, la reconnaissance joyeuse, la manière d'agir des enfants de Dieu, la conformité libre et attentive au bon plaisir du Père.

« Jésus est la voie, la vérité et la vie » (Jn 14, 6).

La Voie, en tant que médiateur de salut. À celui qui croit en lui, le Seigneur fait part de la vie divine. Il nous précède dans la marche vers la maison du Père.

La Voie, en tant qu'il incarne en lui-même la loi ou la volonté de Dieu et constitue pour nous une règle de conduite. Le terme « voie » désignant souvent dans l'Ancien Testament la loi mosaïque (Ps 119, 1 : Dt 5, 33-6, 1, etc.), l'Évangile de Jean affirme l'accomplissement en Jésus des valeurs positives de la loi et la substitution du Christ à la loi.

« Car la loi fut donnée par Moïse ; la grâce et la vérité nous sont venues par Jésus-Christ. Dieu, nul ne l'a jamais vu. Le Fils unique qui est au

sein du Père, lui, l'a fait connaître » (Jn 1, 17-18).

Jésus assume les fonctions de la loi : révéler le visage et les desseins du Père, mener à la vie (cf Jn 5, 24 ; 11, 25). Il est revêtu des attributs divins attachés à la loi dans l'Ancien Testament : Parole de Dieu, Sagesse incarnée, préexistence auprès de Dieu, retour à Dieu, présence de Dieu, rayonnement de la gloire divine (cf. Jn 1, 1-14). Jean reporte sur Jésus les symboles désignant la loi dans le judaïsme : eau vive, lumière, pain, vin. Bref, Jean proclame périmée l'économie de la loi ancienne et il lui substitue la personne même de Jésus. À la loi écrite, succède une personne vivante, le Verbe incarné.

Les paroles de Jésus sont esprit et vie (cf. Jn 6, 63). Qui croit en lui-même s'il est mort vivra (cf. Jn 11, 25). La vie éternelle, c'est de connaître le Père, « le seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jn 17, 3).

Pour Jean, tout vient du Père, mais par le Fils, et l'homme ne retourne au Père que par le Christ. Le Père aime le Fils ; celui-ci nous aime comme il est aimé du Père ; nous répondons à l'amour divin en aimant le Maître et nos frères. Cet amour se prouve par notre obéissance.

« Qui a mes commandements et les garde, celui-là m'aime » (Jn 14, 21).

« Demeurez en mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurez en mon amour, comme moi je garde les commandements de mon Père et demeure en son amour » (Jn 15, 9-10).

Cette obéissance nous fait entrer dans l'intimité du Seigneur, dans une relation d'amitié réciproque :

« Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande » (Jn 15, 14).

Amis du Seigneur, nous sommes introduits dans l'intimité du Père, l'Amour qui les unit nous embrase à notre tour.

« Si quelqu'un m'aime, il observera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui et nous établirons chez lui notre demeure » (Jn 14, 23).

Le Père et le Fils, en nous, ne peuvent que nous communiquer leur Esprit ; ils nous transforment à l'image de leur amour. Une lumière ne peut qu'illuminer, un feu ne peut qu'enflammer.

« Voici ce qu'est l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, c'est lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils en victime d'expiation pour nos péchés. Mes bien-aimés, si Dieu nous a aimés ainsi,



nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres.

Dieu, nul ne l'a jamais contemplé.

Si nous nous aimons les uns les autres,

Dieu demeure en nous,

et son amour, en nous, est accompli.

À ceci nous reconnaissons

que nous demeurons en lui et lui en nous :

il nous a donné de son Esprit » (1 Jn 4, 10-13).

« À ceci nous reconnaissons que nous aimons les enfants de Dieu :

Si nous aimons Dieu et mettons en pratique ses commandements.

Car voici ce qu'est l'amour de Dieu que nous gardions ses commandements.

Et ses commandements ne sont pas un fardeau,

puisque tout ce qui est né de Dieu est vainqueur du monde.

Et la victoire qui a vaincu le monde, c'est notre foi.

Qui est vainqueur du monde,

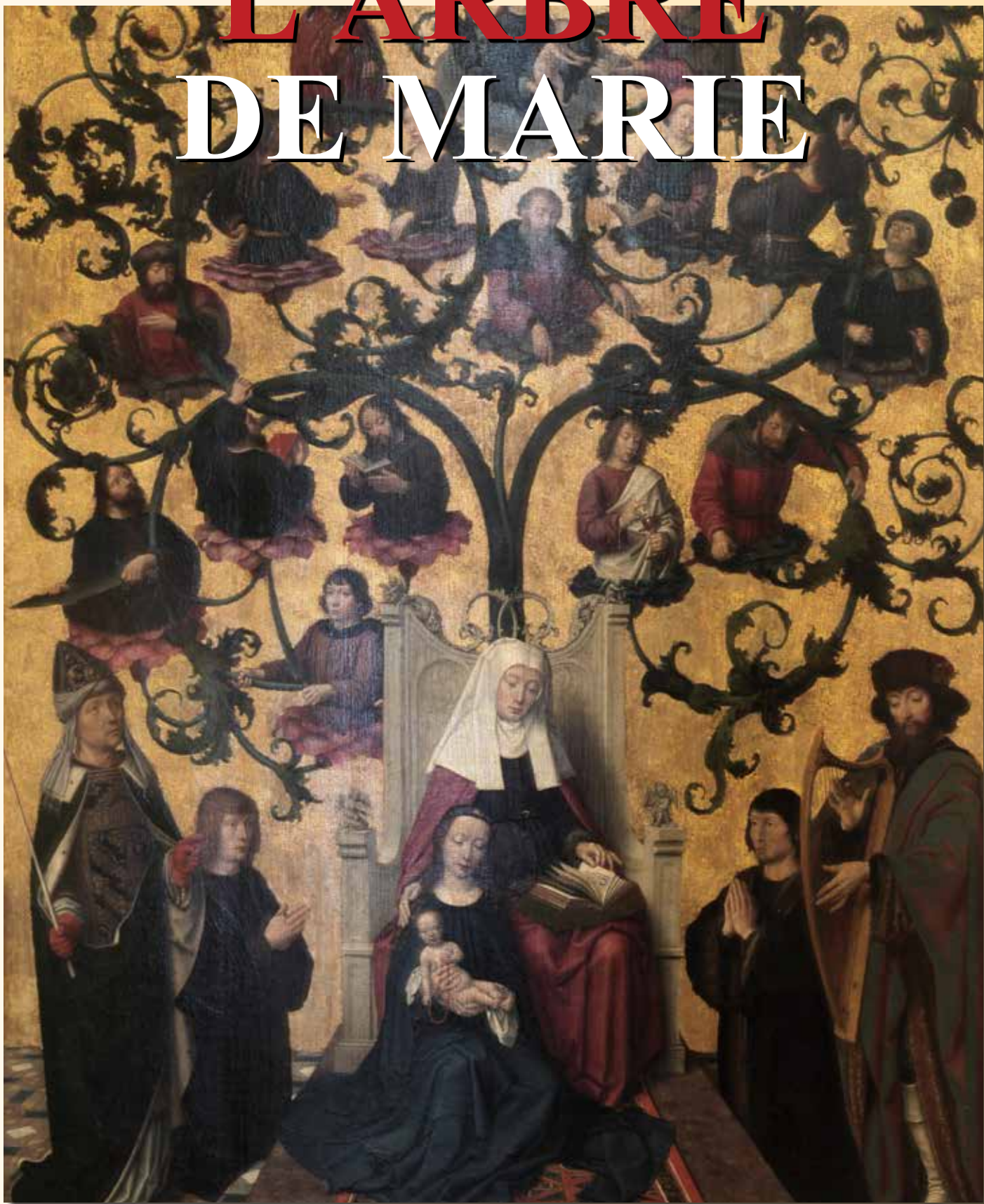
sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? »

(1 Jn 5, 2-5).

Extrait de

« La liberté de l'obéissance par un chartreux »

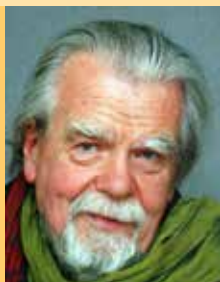
L'ARBRE DE MARIE



Gérard David (1460-1523), La Lignée de sainte Anne, 1500, Lyon, musée des Beaux-Arts

L'ascendance de la Vierge est représentée à la manière de l'arbre de Jessé, ancêtre du Christ.

La parution de La Légende dorée au XIIIe siècle inspira de nombreux peintres qui représentèrent la vie de la Vierge Marie, surtout en Allemagne et aux Pays-Bas. On retrouve la tradition des enlumineurs du gothique dans le fond d'or et le raffinement des entrelacs. Les costumes, la construction des feuillages, le modelé des figures sont des motifs de la Renaissance.



« La Marie qui me touche est humble et simple. Pas la reine des cieux, couronnée d'étoiles, mais plutôt cette très jeune fille pauvre à qui l'ange du Seigneur vient demander d'être la mère du fils de Dieu. Face à cette incroyable proposition, elle accepte son destin.

Dieu a choisi Marie, la pure, la seule qui était digne de porter son fils. Aujourd'hui, beaucoup de personnes la prient, comme si elle était divine. Moi, je retiens avant tout sa douceur à laquelle personne ne résiste, même pas son fils. Je crois que son rôle n'est pas de nous exaucer, de régler nos problèmes, non, son rôle est de nous amener au Christ.

Dans ce livre, j'ai voulu exprimer mon attachement à la Vierge Marie en réunissant les cinquante plus belles représentations de la mère du Christ, signées de Piero della Francesca,

Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Bellini, Rubens, Le Greco, Chagall... J'ai sélectionné des textes du Nouveau Testament, des saints Augustin, Ephrem, François de Sales, Louis Grignion de Monfort, Thérèse de l'Enfant-Jésus... Mais aussi de grands écrivains : Dante, Pétrarque, Bossuet, Hugo, Verlaine, James, Bloy, Péguy, Rilke, Bernanos, Claudel, Sartre...

J'ai tant reçu de notre Mère que j'ai souhaité offrir à mes amis lecteurs ce livre de foi, cet élan d'amour du beau, ce témoignage de confiance en Marie et en sa douceur.

Michael Lonsdale

Or il arriva que, lors des jours de fête, parmi ceux qui offraient de l'encens au Seigneur, se trouvait Joachim présentant ses offrandes en présence de Dieu. Et, s'approchant de lui, un scribe du Temple, nommé Ruban, lui dit: «Tu ne peux pas te trouver parmi ceux qui font des sacrifices à Dieu, pie que Dieu ne t'a pas béni au point de t'accorder une postérité en Israël. » Plein de confusion sous les regards du peuple, Joachim quitta en pleurant le Temple du Seigneur, et il ne retourna pas dans sa maison, mais il s'en alla vers ses troupeaux et il emmena avec lui ses bergers dans les montagnes en un pays éloigné, si bien que pendant cinq mois Anne sa femme n'en eut aucune nouvelle.

Et elle pleurait en disant: «Seigneur, Dieu très puissant d'Israël, après m'avoir refusé des fils pourquoi m'as-Tu encore enlevé mon époux? Voici en effet que cinq mois se sont passés et que je ne vois pas mon époux. Et je ne sais s'il est mort pour pouvoir du moins lui donner la sépulture. » Tandis qu'elle pleurait abondamment dans le jardin de sa maison, levant dans sa prière les yeux vers le Seigneur, elle vit un nid de passereaux dans un laurier, et, entrecoupant ses paroles de gémissements, elle s'adressa au Seigneur en disant: «Seigneur, Dieu tout-puissant, Toi qui as donné de la postérité à toutes les créatures, aux fauves, aux bêtes de somme, aux serpents, aux poissons, aux oiseaux, et qui as fait que toutes se réjouissent de leur progéniture, Tu me refuses donc à moi seule ces faveurs de Ta bonté? Tu sais, Seigneur, que dès le commencement de mon mariage, j'ai fait vœu que si Tu me donnais un fils ou une fille je Te l'offrirais dans Ton Temple saint ».

Et tandis qu'elle disait cela, tout à coup apparut devant elle un ange du Seigneur, disant : « Ne crains point, Anne, parce qu'un rejeton issu de toi est dans le dessein de Dieu ; et l'enfant qui naîtra de toi sera un objet d'admiration à tous les siècles jusqu'à la fin. » Et après avoir prononcé ces paroles, il disparut de devant ses yeux. Or celle-ci, tremblante et épouvantée d'avoir eu une pareille vision et d'avoir entendu un pareil discours, entra dans sa chambre et se jeta sur son lit comme morte et durant tout le jour et toute la nuit, elle demeura en prière et dans une grande frayeur.

*Évangile du pseudo-Matthieu 2, 1-3
Extrait de l'ouvrage de Michael Lonsdale
« Belle et douce Marie »*



Prières

AIDE-MOI À T'OFFRIR MA VIE

Aide-moi, Seigneur, Jésus,
à accepter ma vie comme elle est actuellement,
avec ses difficultés, ses peines et ses angoisses.
Aide-moi à accepter mon inutilité apparente.
Aide-moi à t'offrir ma vie et mon corps malade,

par un acte volontaire, libre et plein d'amour.
Sanctifie mon existence et ma souffrance humaine
et fais qu'en ce temps d'épreuve,
je te découvre chaque jour davantage
en m'unissant à toi. Amen.

NOUS TE RENDONS GRÂCES, SEIGNEUR

Nous te rendons grâces, Seigneur,
parce qu'au fil des jours tu nous fais découvrir
les racines d'un vrai bonheur !
Tu nous fais connaître la valeur d'une vie au ralenti !
Tu nous donnes le temps de te rencontrer,
le temps de nous rencontrer les uns avec les autres !
Tu nous montres qu'il existe une force du cœur
plus grande que celle des muscles,
une agilité de l'esprit,
plus grande que celle des jambes

et une puissance d'aimer,
plus forte que tout résultat sportif !
Seigneur ! Nous savons que tu n'aimes pas la maladie,
mais que tu aimes tellement les malades !
Que tu n'envoies pas les fardeaux,
mais que tu donnes la force de vivre !
Nous savons par Jésus qui est tout amour,
que nos souffrances sauvent le monde
de l'égoïsme et du mal !

JE NE SAIS PAS POURQUOI

Je ne sais pas pourquoi la souffrance,
mais je sais par qui elle devient Vie.
Je ne sais pas pourquoi cette souffrance qui nous fait crier,
mais je sais par qui elle est apaisée.
Je ne sais pas pourquoi cette souffrance qui nous met en larmes,
mais je sais par qui elles sont séchées.
Je ne sais pas pourquoi cette souffrance inutile et injuste,
mais je sais par qui elle est valorisée.
Je ne sais pas pourquoi cette souffrance qui s'abat et s'acharne,
sur des hommes, des femmes, des jeunes, des enfants,

mais je sais par qui elle nous rapproche les uns des autres
et resserre nos liens.
Je ne sais pas pourquoi, malgré cette souffrance
on se relève, on s'organise, on lutte,
mais je sais par qui on y arrive.
Je ne sais pas pourquoi la souffrance
mais je le sais :
toi Christ, tu es là
et nous tenons debout enracinés dans l'espérance !

J'AVAIS DEMANDÉ...

J'avais demandé à Dieu la force pour atteindre le succès ;
Il m'a rendu faible afin que j'apprenne humblement à obéir.
J'avais demandé la santé pour faire de grandes choses ;
Il m'a donné l'infirmité pour que je fasse des choses meilleures.
J'avais demandé la richesse pour que je puisse être heureux ;
Il m'a donné la pauvreté pour que je puisse être sage.
J'avais demandé le pouvoir pour être apprécié des hommes ;
Il m'a donné la faiblesse afin que j'éprouve le besoin de Dieu.
J'avais demandé un compagnon afin de ne pas vivre seul ;

Il m'a donné un cœur afin que je puisse aimer tous mes frères.
J'avais demandé des choses qui puissent réjouir ma vie ;
j'ai reçu la vie afin que je puisse me réjouir de toutes choses.
Je n'ai rien eu de ce que j'avais demandé
mais j'ai reçu tout ce que j'avais espéré.
Presque en dépit de moi-même
mes prières — informulées — ont été exaucées.
Je suis parmi les hommes, le plus richement comblé.

Texte gravé dans un Institut de réadaptation

JE N'AI PLUS RIEN SEIGNEUR, MAIS JE T'AIME

Seigneur, tu es venu, tu m'as tout demandé,
et je t'ai tout donné.
J'aimais la lecture et maintenant je suis aveugle.
J'aimais courir dans les bois
et maintenant mes jambes sont paralysées.
J'aimais cueillir les fleurs au soleil du printemps
et je n'ai plus de mains. Parce que je suis femme,
j'aimais regarder la beauté de mes cheveux,
la finesse de mes doigts,
la grâce de mon corps :
à présent, je suis presque chauve
et à la place de mes beaux doigts fins,
il ne me reste plus que des morceaux de bois
rigides.
Regarde, Seigneur,
comme mon corps gracieux est abîmé.

Mais je ne me révolte pas. Je te rends grâce.
Toute l'Éternité je te dirai merci,
car si je meurs cette nuit, je sais que ma vie
a été merveilleusement bien remplie.
En vivant l'Amour,
j'ai été comblée bien au-delà de ce que mon
cœur désirait.
O mon Père,
comme tu as été bon pour ta petite Véronique.
Et ce soir, ô mon Amour, je te prie
pour les lépreux du monde entier.
Je te prie surtout pour ceux que la lèpre morale
abat, détruit, mutilé et terrasse.
Ceux-là, surtout, je les aime,
et je m'offre en silence pour eux,
car ils sont mes frères et mes sœurs.

Ô mon Amour, je te donne ma lèpre physique
pour qu'ils ne connaissent plus le dégoût,
l'amertume et la froideur
de leur lèpre morale.
Je suis ta petite fille, ô mon Père,
conduis-moi par la main,
comme une maman conduit son bébé.
Presse-moi sur ton cœur,
comme un Père presse sur son cœur
son petit enfant.
Plonge-moi dans l'abîme de ton cœur,
et que j'y demeure avec tous ceux que j'aime,
durant toute l'Éternité.

*Prière d'une lépreuse
— Avec une infinie tendresse — Ed. D.D.B*

**BON MOIS DE MARS, MOIS DE SILENCE ET DE DÉSERT INTÉRIEUR, MOIS DE
MÉDITATION ET DE PRÉPARATION À PORTER LA CROIX AVEC LE CHRIST,
POUR ALLÉGER LES SOUFFRANCES DE NOTRE SEIGNEUR ET NOTRE DIEU.**